

ALEXIS DEMIDOV



le tourbillon

(1917)

roman

Traduit du russe par Maurice-Parfjanine



1929

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

comme nos gens de lettres, de ceux que la plume enlaidit. Il a écrit pour le bonheur des mots et des phrases, mais pour la vie, pour la vie d'un homme dont il a partagé les inquiétudes et les luttes. Il a cherché profondément et largement parce qu'il a approfondi tout cela. « La Vie d'Ivan est un des meilleurs tableaux de la société russe qu'on eût pu, depuis vingt-cinq ans... »

Dans son livre *Le Peuple de Minsk*, Demidov, intimement attaché à sa classe, a su traduire et exprimer les tristesses d'un monde vivement, celle de l'émigration, et les espoirs, la poursuite des hommes désolés, les remanents, qu'on s'étonne de ce sera écrivain qui le guide, et qui est de suggérer ses idées, de donner une plume à ses idées.

Ses tableaux sont si vrais qu'on les reconnaît immédiatement, en U.R.S.S., dans les descriptions descriptives des lieux.

Alexis Demidov est un des auteurs les plus nobles de la Russie d'aujourd'hui. Nous n'oublions pas que c'est un grand écrivain aux tristes moments tristes, les écrivains, et que plusieurs de ses mots, et de ses sentiments, pleins d'humanité, des bibliothèques de toute la Russie, en U.R.S.S., les références sont grandes, et Demidov est l'un de ces écrivains à penser à comme on l'aige là-bas, par son l'écrit et l'attachement.

Il révélera le cœur d'un peuple qui veut de nouvelles conditions d'existence.

Par là il atteint un monde de lecteurs qui étaient auparavant muets. Qu'en la critique ici, dans un pays de grande culture, où certains se croient en droit de juger sans qu'ils ont écrit sur les bancs du lycée et du collège, et un « populisme » ? Demidov nous révèle et nous dirige, mais nous ne les aurons perdus et les autres écrivains de tout un peuple qui a fait la plus grande Révolution du monde et de tous les temps.

MAURICE PARCANTRE

Avant-Propos

Préface de ♦ ♦ ♦

Alexis Demidov est né le 20 mai 1883, dans un bourg du gouvernement de Toula, district d'Epiphane, près des sources du Don.

Cette région est de celles où le type national « grand-russien » s'est conservé dans sa plus grande pureté. Le langage du paysan, c'est le russe limpide et harmonieux des grands écrivains classiques, peu influencé par les races orientales et méridionales, absolument étranger aux dialectes de l'ouest blanc-russien et au jargon du ghetto. Sans décider que ce soit un avantage absolu, nous constatons le charme naturel d'un parler qui est celui de Demidov, qu'il a recueilli sur les lèvres de sa mère, et qui le distingue de beaucoup d'autres écrivains prolétariens de notre époque.

Mais cette « Touraine » de l'immense Russie est un pays assez pauvre, sans éclat, tout en nuances discrètes et comme perdu dans son humilité. Les économistes russes le situent aux confins de la zone de consommation, c'est-à-dire de cette moitié septentrionale du territoire qui consomme plus de céréales qu'elle n'en produit. Le paysan, avec bien du travail, a du mal à vivre et ne s'enrichit pas. L'hiver est de six mois; les labours, la fenaison, les récoltes, se suivent précipitamment de mars à septembre: viennent les pluies, viennent les neiges, et la terre se dérobe au cultivateur. Les champs sont petits et de rendement fort chiche; la population est dense. L'ancien régime a tellement pressuré et spolié le villageois qu'il a dû, pour subsister, se partager entre la campagne et les villes, cherchant en hiver, dans les groupements industriels de Moscou ou de Toula, un supplément de ressources. Qu'il aille aux manufactures de la capitale ou aux usines de métallurgie, aux fabriques d'armes de sa province, qu'il se

comme nos gens de lettres, de ceux que la plume possède. Il n'écrit pas pour la beauté des mots et des images, mais pour la vie, pour la vie d'une classe dont il a partagé les angoisses et les luttes. Il a observé profondément et largement parce qu'il a approfondi tout cela. « La Vie d'Ivan est un des meilleurs tableaux de la société rurale qui aient paru depuis vingt-cinq ans. »

Dans son livre *Le Puits de Mine*, Demidov, écrivain solidement attaché à sa classe, a su traduire si objectivement les tristesses d'un monde mourant, celui de l'aristocratie, et les espoirs, la poussée des nouveaux dirigeants, les travailleurs, qu'on s'étonne de ce sens artistique qui le guide, et qui est de suggérer ses idées, de convaincre plutôt que de prêcher.

Ses tableaux sont si vrais qu'on les reproduit maintenant, en U.R.S.S., dans les chrestomathies destinées aux écoles.

Alexis Demidov est un des auteurs les plus suivis de la Russie d'aujourd'hui. Nous n'attribuons plus en France grand intérêt aux tirages souvent falsifiés des éditeurs, ni aux préférences de nos snobs, ni au lecteur-mouton, clientèle ordinaire des bibliothèques de gares. Mais, en U.R.S.S., les exigences sont grandes, et Demidov est riche de « matière à penser » comme on l'exige là-bas, puisqu'on l'écoute si attentivement.

Il représente la classe paysanne qui vient de reprendre conscience d'elle-même.

Par là il atteint un monde de lecteurs qui étaient autrefois des muets. Qu'on le critique ici, dans un pays de vieille culture, où certains se croient en droit de juger parce qu'ils ont appris sur les bancs du lycée le rudiment de la « psychologie » ! Demidov nous révèle en termes simples, mais vivants, les secrètes pensées et les intimes sentiments de tout un peuple qui a fait la plus grande Révolution du monde et de tous les temps.

MAURICE-PARIJANINE.

Préface de l'Auteur



Le Tourbillon est la deuxième partie d'une trilogie.

Dans la première partie, qui s'appelle *La Vie d'Ivan*, je dépeins l'existence et les mœurs de nos paysans à la veille de la Révolution.

Ici, je retrace les événements qui se sont déroulés à Pétrograd, de février à octobre 1917, et j'indique le rôle que jouèrent dans la Révolution, des hommes issus de cette classe rurale dont parle la *Vie d'Ivan*.

Enfin, dans le troisième volume, *Le Bourg d'Ekatérininkoïé*, je donne un fidèle tableau du même milieu, vu depuis les jours d'Octobre jusqu'à l'épanouissement de la Nep. Je montre aussi tout un monde qui se rattache de près à ce milieu, celui des travailleurs d'une région minière.

Dans ce roman, la chronologie des faits est absolument exacte et les événements sont tels que nous les font connaître les documents historiques ; j'en ai, d'ailleurs, été le témoin et j'y ai participé, à Pétersbourg, en 1917.

ALEXIS DEMIDOV.

Bien entendu, ses premiers écrits de révolutionnaire sont refusés par les rédactions.

Et nous voici en 1905. Délégué des petits employés des banques, Demidov se jette avec ardeur dans la lutte, il ne vit plus que « dans les meetings ». Il croit venu le temps du « royaume de Dieu sur la terre », l'ère de la liberté et de l'égalité... Il prononce d'ardents discours... Un jour qu'il parlait au cirque, la police fit irruption et menaça de tirer... Lui, emporté dans son rêve, continuait à gesticuler, à crier... Il pense qu'alors il était ridicule. Il oublie qu'à ces moments-là une grande conviction, même naïve, domine de haut toutes les plaisanteries.

Mais le sang a coulé par toute la Russie, en Pologne, en Lithuanie... Demidov n'échappe que par hasard à un massacre. La première révolution est écrasée.

Et, dans le grand silence qui suivit la catastrophe, le jeune homme va se recueillir, se chercher, se transformer, non sans mal, non sans erreurs. Il découvre maintenant Max Stirner, Darwin. Sa foi en « Dieu » l'abandonne et il reste désespéré, « regrettant la bienheureuse ignorance de jadis ». A quoi se rattacher? A quoi bon vivre dans ce pays où triomphe la tyrannie la plus sanglante, dans un monde sans justice et sans compensations spirituelles? « Je ne suis plus qu'un petit-bourgeois... C'est Stirner qui a raison... » Et, comme tant d'autres jeunes gens, en cette période tragique d'impuissance et d'horreur, il veut se suicider. Mais, songeant à sa femme, à son enfant, il s'accorde un délai: il lira tout ce qui fut écrit pour réfuter Stirner!

La femme pleure, et il s'efforce, livide, quasi moribond, de la tranquilliser... Il dévore les brochures, les volumes, et aucune démonstration n'est suffisante, et c'est toujours la même question: « A quoi bon vivre, dans cette médiocrité? » et toujours la même réponse: « En finir! ».

Cette crise dura trois ans. Demidov ne fut probablement sauvé que par ses affections (sa mère, sa femme, un autre enfant), par le travail (il passe un examen et obtient un diplôme qui équivalait à celui d'études primaires supérieures), et enfin par l'ambition de devenir écrivain.

En 1911, le journal Rouskoïé Slovo accepte de lui un récit: Deux heures chez Tolstoï. Il rédige des articles, invente des contes qui paraissent en 1914-1915 dans de petits journaux de province. En 1916, il a un emploi à Pétersbourg.

L'envie lui vient de composer un grand roman dans lequel il dépeindrait la vie des paysans. Mais, doutant de ses forces et de sa valeur, il soumet d'abord une nouvelle à l'appréciation du rédacteur en chef de Létopis (Les Annales), Maxime Gorki.

Curieuse rencontre! Nous disions ailleurs, dans une autre préface, celle que nous avons écrite pour Cavalerie rouge de Babel, comment Gorki recevait alors d'innombrables sollicitateurs, lisait les manuscrits et donnait son opinion, rude et sincère. En cette même année 1916, Gorki distinguait et encourageait deux jeunes hommes; il les dressait aussi, à sa manière à lui, fraternellement bienfaisante: l'un était Isaac Babel, plus parfait et plus « serré » que Demidov; l'autre devait devenir l'auteur de la Vie d'Ivan et de ce Tourbillon, fresques tracées à larges coups de pinceau, dont l'ensemble couvre les insuffisances de détail.

La Vie d'Ivan fut écrite sous le contrôle, sous la critique de Maxime Gorki. Elle devait paraître dans les Annales, mais la publication de cette revue fut arrêtée.

Arrivent enfin les années pénibles et radieuses de la vraie révolution. Mars: embrassades. Octobre: fusillades. Le prolétariat s'empare du pouvoir. Demidov travaille comme comptable aux mines du gouvernement de Moscou; il est élu à la commission de nationalisation, à une commission de culture et d'instruction, à la section théâtrale, aux assurances sociales... Il habite à trois kilomètres des fosses qu'il visite quotidiennement, hiver comme été, faisant le trajet sous la pluie ou en pleine tourmente de neige. Il écrit cependant des contes, des nouvelles, des essais, que publient des journaux et des revues de Moscou, de Toula, de Riazan, d'Epiphane, de Krasnodar, de Léningrad. C'est à Moscou qu'il a composé le Tourbillon. Il dirige actuellement la librairie du Conseil Central Panrusse des Syndicats.

..

Comme l'a dit fort justement Nicolas Roubakine (Lausanne, mai 1925, ce qui peut séduire d'abord, dans l'œuvre d'Alexis Demidov, c'est un reflet de cette « âme brûlante et tourmentée » qui s'élève du fond paysan et prolétarien. Demidov, self-made man, est aussi un produit du peuple russe. Il est arrivé à posséder sa plume, mais il n'est pas,

fasse charretier, cocher ou gardien de maisons, de chantiers, magasinier ou garçon de taverne, l'ouvrier agricole de cette région nécessiteuse prend contact avec le prolétariat et finit par s'y mêler. Même pendant la belle saison, les plus pauvres s'éloignent de leurs foyers, vont travailler aux tourbières, aux mines, s'engagent comme charpentiers, maçons, peintres en bâtiment. D'aucuns s'expatrient tout à fait, colonisent la Sibérie, vagabondent...

D'autre part, le prolétariat des centres, très différent de notre classe ouvrière française, ne rompt jamais définitivement avec le milieu rural d'où il est sorti, et il n'est pas rare qu'un métallurgiste profite de ses courtes vacances pour aider sa famille à faire les foin.

Alexis Demidov appartient justement à ce groupe instable. Il est, comme l'ont été ses parents, paysan et prolétaire. Il décrit avec émotion ces choses du pays natal qui lui semblent uniques au monde: les vergers, le parc seigneurial, l'église, les toits de tôle rouge ou verte, l'étang, le moulin, le cabaret, le pacage communal. Mais le père de Demidov travaillait dans une fabrique de produits chimiques; autodidacte et inventeur, il fut victime d'une de ses inventions: à la suite d'une explosion, il resta cruellement mutilé.

Le futur écrivain sortait, à douze ans, de l'école du village. Il chantait à l'église. De douze à quinze ans, il traverse une de ces crises de doute religieux qui sont plus fréquentes en Russie que parmi nous. La sueur au front, fébrilement, il se demande comment « Dieu » a créé « de rien » le monde en six jours. Et cet enfant ignorant, ce petit moujik, se croyant surveillé par un « Œil » incorruptible, se dit, comme Pascal: « Le silence de ces espaces infinis m'effraie »... Il garde les chevaux, le garçonnet, et songe: « Comment peut-il décider que c'est moi qui dois cueillir cette fraise? Et pourquoi? » Il regarde le ciel, et se dit: « Très haut, très haut, tout en haut, Il est, et après lui?... Qu'est-ce qu'il y a encore? » Et il a peur de devenir fou.

Il laboura à dix ans; à treize il fauchait. Puis, malgré des résistances, il entra chez le greffier du canton, où il recopiait des actes communaux, soignait les enfants de la « greffière », peinaux aux champs et parcourait les villages, ramassant pour ses patrons les « offrandes » des solliciteurs. Il s'exténua, sa croissance s'arrêta. Il voulait lire et n'avait sous la main que des journaux officiels du canton.

A quinze ans, il fut employé à la comptabilité chez un grand seigneur, le comte Bobrinsky, avec un traitement de 10 roubles (26 francs 50) par mois. La propriété se trouvait à soixante kilomètres de son village. Demidov est solidement bâti, mais il est resté enfant. Souvent, il souffre. Il commence à comprendre, à comparer. L'opulence du domaine, l'énormité des revenus, quel contraste cela fait avec le dénûment et le perpétuel esclavage des moujiks! Un jour, trouvant un feuillet de la petite revue Niva, le jeune homme y put lire la description d'un village de meurt-de-faim et de claquedents. Mais le sien est encore plus gueux... Et il prend la plume, il essaie de dépeindre cette misère de chez lui. Il s'embrouille, trop d'images se heurtent, se confondent, dans son imagination... Il déchire ce papier...

A vingt ans, quand il allait quitter le domaine, il apprit par hasard, il apprit avec stupéfaction qu'il existait beaucoup d'autres livres que ceux du catéchisme et de l'école!... Et il lut Pouchkine, Lermontov. Ce fut la révélation d'un monde nouveau.

Bientôt, il obtenait une place dans une banque, à Toula, qui lui parut une très grande ville, avec ses maisons à étages, ses trottoirs, ses chaussées pavées, ses boulevards et son kremlin. Mais le bruit lui dormait des maux de tête; et puis il regrettait son village.

Il s'abonna à la bibliothèque municipale et connut encore des choses dont il ne s'était jamais douté: par exemple, lui qui avait reçu pour toute instruction ce rudiment et les torgnoles qu'on dispensait aux fils de moujiks, il sut qu'il y avait des lycées et des universités pour les garçons et les demoiselles des nobles et de la bourgeoisie... Et voici qu'un livre de Bebel lui tombe entre les mains: La Société future. Il pleure sur les pauvres, il déteste à présent les riches. Toujours au petit bonheur, il découvre Nietzsche et ne comprend pas: « trop de mots étrangers »...

Après des recherches, des réflexions et des efforts qui sembleraient en France bien extraordinaires, il décide de se rendre à Vilna, parce qu'il a appris qu'en Lithuanie il existait des cours du soir... Il gagnera son pain dans une banque, étudiant le russe, l'allemand et le français, ainsi que « l'arithmétique, la littérature et le socialisme ». Son maître de russe l'encourage, tout en lui reprochant « certaines tendances ».

la rue

Il se broussa lachement dans la maison et l'entraîne à la rue.

Il se broussa lachement dans la maison et l'entraîne à la rue.

A côté de lui, un homme barbu : le bandage saignait et glissait, les vêtements lui restaient d'un bras, des lambeaux de chair, des os, en sautant, d'un autre, tombaient dans la rue ; des nouvelles se collaient et poussaient le sang de leurs tranches acérées. Mais le manchot ne bougeait pas, il regardait son visage contre terre.

Pais de la table d'opération et de pansement, un autre se tend de douleur, blême au ventre, et il répète :

Frères, frères, la mort !... Dissez-moi la mort !...

Plus loin, jusqu'au mur surpu, se accroché le tableau noir, d'est une masse confuse : capots gris, taches de rouge et de blanc, gaze et sang, du sang sur le plancher et d'autres capots gris. Et des gémissements qui, parfois, s'élevaient, puis montaient plus fort.

Cependant, sur la colline, le hameau, pouvait et repassait de mains en mains. Dans leur fureur s'engage, les adversaires en venant à un incroyable acharnement : toutes les armes étaient utilisées, l'artillerie grand, venant d'énormes projectiles, les mitrailleuses tacotaient, les fusils claquaient et parfois tous les bruits se confondaient, un vacarme de fer défilait des deux côtés.

Du ciel, où les avions volaient comme des oiseaux, des

1. Les petites roues (genre ballons) sont des camions ou bouges attachés à la chariot ou à l'animal. (N. d. T.)

le tourbillon

Les hommes tombaient avec un glissement pesant, ou tombaient le front.

Enfin, c'était l'attente à la hache, à la baïonnette, à la mitrailleuse, à la pointe de l'épée, dans des vagues, dans des courbes, dans des ventres, en attendant des coups de couteau sur des os, en mordant.

D'un jour à l'autre, les blessés arrivaient plus nombreux. Les grands blessés étaient repartis dans les chars venant les autres étaient logés plus loin.

Le médecin Petrov, un commandant Kaba, s'élevait de saut, tous deux en blouse et bonnet blancs, arrivant à la table d'opération dès le lever du soleil et, jusqu'à la nuit.

L'ambulance divisionnaire à laquelle était attaché Ivan Voronine se trouvait installée dans l'école d'un bourg, à l'abri d'une forêt, à dix verstes du front.

Les combats, dans ce secteur, étaient fréquents et se poursuivaient presque toujours avec acharnement et opiniâtreté. Les Allemands voulaient à tout prix percer en cet endroit la ligne du front ; mais les Russes tenaient bon et étaient décidés à ne plus reculer.

Après chaque engagement, on rapportait à l'ambulance des hommes ensanglantés, mutilés, et le personnel médical, désireux de secourir en temps utile tous ces malheureux, était sur les dents.

Voronine et d'autres infirmiers portaient les blessés à la table d'opération, les plaçaient sous le couteau, et les remportaient gémissants ou inanimés.

Après deux ans de travail à l'ambulance, Voronine obtint un congé d'un mois pour refaire sa santé.

Mais comme il allait partir, une bataille furieuse s'engagea dans le secteur, et on le retint.

Au début, l'on crut à une simple escarmouche, de celles dont on avait l'habitude ; mais les Allemands avaient résolu de s'emparer, coûte que coûte, du hameau sur la colline ; le combat durait encore le lendemain et le surlendemain.

On apporta tant de blessés à l'ambulance qu'il ne restait plus, sur le plancher de la vaste école, de place où passer. On leur avait fait un pansement provisoire sur la ligne de feu et ils arrivaient couverts de bandages blancs et rouges : le sang suintait à travers la gaze et formait croûte. Les plaintes, les voix de délire, les supplications, les malédictions, les râles

2. Les petites roues (genre ballons) sont des camions ou bouges attachés à la chariot ou à l'animal. (N. d. T.)

faisaient un brouhaha incessant dans la maison et s'entendaient dans la rue.

L'air qu'on respire dans l'ambulance est d'une âcreté intolérable, il est imprégné des exhalaisons de sang des corps malpropres, saturé des puanteurs excrémentielles de cette masse de blessés qui se remue à peine.

Mais un soleil printanier regarde aux fenêtres et ses rayons, tendus comme des cordes de lyre, s'allongent vers les mutilés. Près du poêle blanchi à la chaux¹ comme les murs, les rayons solaires s'appliquent à une tête rasée et assèchent la lymphie grisâtre qui suppure du crâne fendu. L'homme gémit : sa face de cire grise, tournée vers le poêle, est grimaçante de douleur ; il a les yeux clos, il montre des dents blanches, des dents jeunes ; à sa lèvre supérieure, un court poil noir de chaton. Le torse est couvert de la capote du soldat, grise aussi.

A côté de lui, un homme barbu : le bandage sanglant a glissé du moignon qui reste d'un bras ; des lambeaux de chair, devenus, en séchant, d'un rouge sombre, semblent clairs sous le soleil ; des mouches s'y collent et pompent le sang de leurs trompes acérées. Mais le manchot ne bouge pas, il aplatit son visage contre terre.

Près de la table d'opération et de pansement, un soldat se tord de douleur, blessé au ventre, et il répète :

— Frères, frères, la mort !... Donnez-moi la mort !...

Plus loin, jusqu'au mur auquel est accroché le tableau noir, c'est une masse confuse : capotes grises, taches de rouge et de blanc, gaze et sang ; du sang sur le plancher et d'autres capotes grises... Et des gémissements qui, parfois, faiblissent, puis montent plus fort...

Cependant, sur la colline, le hameau passait et repassait de mains en mains. Dans leur fureur aveugle, les adversaires en venaient à un incroyable acharnement : toutes les armes étaient utilisées, l'artillerie grondait, vomissait d'énormes projectiles, les mitrailleuses tacotaient, les fusils claquaient et parfois tous les bruits se confondaient, un vacarme de fer déferlait des deux côtés.

Du ciel, où les avions viraient comme des oiseaux, des

1. Les poêles russes (genre hollandais) sont des constructions en briques blanchies à la chaux ou émaillées. (N. d. T.)

bombes tombaient avec un glapisement perçant, qui donnait le frisson.

Enfin, c'était l'attaque à la baïonnette ; on hurlait, on enfonçait la pointe de l'arme dans des visages, dans des cœurs, dans des ventres ; on assenait des coups de crosse sur des têtes ; on mordait.

D'un jour à l'autre, les blessés arrivaient plus nombreux. Les grands blessés étaient répartis dans les isbas voisines ; les autres étaient logés plus loin.

Le médecin Pétrov et son camarade Kolia, officier de santé, tous deux en blouse et bonnet blancs, arrivaient à la table d'opération dès le lever du soleil et, jusqu'à la nuit tombante, charcutaient des chairs, sciaient des os : il fallait faire vite et panser du mieux possible les plaies, il fallait amputer des bras et des jambes. Pas une minute pour s'asseoir, pour respirer un peu ; tout juste pouvait-on de temps à autre avaler une gorgée... Bientôt blouses et tabliers étaient inondés de sang, comme ceux des bouchers aux abattoirs. Le sang coulait sur le plancher, tout autour de la table, les infirmiers, à tout instant, l'essuyaient pour ne pas glisser. Les sœurs infirmières¹, les aides ne pouvaient suffire à leur tâche, emportant les uns, en apportant d'autres ; on ne songeait plus à stériliser les lancettes, les scalpels, les pincettes, on se contentait de les tremper dans l'alcool. Les médecins chloroformaient les patients sans les avoir auscultés, sans s'être assurés de la résistance du cœur. Les règles de l'art n'existaient plus : on n'avait pas le temps d'y songer ! Et l'on n'aurait pas arrêté, semblait-il, de charcuter et de scier si les blessés n'avaient eu, en général, une recrudescence de fièvre vers la nuit.

L'homme qui avait été touché au ventre gisait à l'abandon : on ne lui faisait pas d'opération, son cas étant désespéré, et il gémissait toujours :

— Frères, la mort !... Donnez-moi la mort !...

Pétrov ordonna à un de ses aides de lui administrer de la morphine pour lui épargner les tortures de l'agonie. L'aide, plus compatissant encore, força la dose et le soldat s'endormit pour toujours.

Voronine jeta un coup d'œil sur l'opérateur et lui dit simplement :

1. Sœurs infirmières : en Russie, les infirmières sont des laïques, femmes ou jeunes filles, engagées volontaires. (N. d. T.)

— Merci.

Ici, une dizaine d'hommes s'exténuaient à lutter pour sauver des vies; là-bas, derrière la forêt, des milliers d'hommes s'acharnaient les uns contre les autres. Et la pluie d'obus continuait à déchiqueter des corps. On pouvait croire que la canonnade ne cesserait jamais. L'homme avait su construire ces machines de destruction et les mettre en œuvre; mais il semblait avoir perdu le secret de les arrêter. Le cercle de l'affliction et de la mort s'était refermé sur lui sans espoir.

Les docteurs s'appliquent, ils travaillent d'une main rapide et sûre comme il faut à la guerre où l'on est entouré, chaque jour, de corps en lambeaux, de sang, d'entrailles, de cervelles, de plaintes incessantes.

Dans ces cœurs de médecins, il ne reste plus de place pour la pitié; la compassion est plutôt le sentiment de leurs aides, des officiers de santé, des sœurs, des brancardiers. Les docteurs ne connaissent qu'une chose: des blessures. Peu leur importe qu'on leur présente un Allemand ou un Russe. Leur couteau se lève. C'est un homme qui souffre, leur métier est de le secourir.

Dans l'isba voisine de l'ambulance, où étaient couchés les hommes les moins gravement atteints, on n'entendait pas de gémissements; les éclopés attendaient patiemment leur tour d'aller à la table d'opération. Dans des coins, c'étaient des causeries murmurantes, s'épanchant en calmes ruisselets. Deux soldats se sont assis près de la fenêtre et regardent dans la rue; ils regardent la neige que mangent, sous les croisées, les rayons du soleil. Plus loin, sous un auvent, dans l'ombre, des choses micacées jettent des éclairs... Le printemps vient! Les deux hommes clignent des yeux sous la vive lumière...

Voronine donnait à boire à un malade et prêtait l'oreille à ce qui se disait devant la fenêtre:

— Donc, je te dis, on commande l'attaque, mais moi, tu vois d'ici... je cherche le moyen... de me défilier. Je vois que c'est pas possible. Faudra marcher, je peux pas me sortir de là... Je me demande comment faire. Pas un endroit où se fourrer. Faut marcher... Au milieu du village, ce sera le plus dur du feu. Et c'est ce qui est arrivé. Dès que les nôtres ont avancé, l'Allemand s'est mis à faucher ça, à faucher!... Mais toi, tu y es allé, cette fois-là? demanda le conteur.

— Non, moi, c'était avant: avec la mitrailleuse...

— Ah-ah!... alors, tu comprends, les nôtres tombent

comme des mouches... Mais moi je fais comme qui dirait de mettre en joue et je me jette sur le côté, j'ai l'air de courir après quelqu'un pour que, tu sais, ça ne me tombe pas dessus par derrière... Et je vais toujours de plus en plus de côté, vers le bout du village... J'arrive déjà à la toute dernière isba. Bon, je me dis, à cet endroit-là je vais pouvoir me terrer une minute... Et, figure-toi, je regarde, et de l'autre côté, j'aperçois, venant à moi des potagers, un Allemand, qui court de la même manière... Et prêt à épauler son fusil... Qu'est-ce que tu crois que je pouvais faire?... Bah! ça se voit, on n'échappe jamais à son sort... Moi aussi, je le couche en joue, je vise... Mais lui, tout à coup, il baisse sa baïonnette et... il me sourit... Ah-ah! c'est comme ça! Les bras m'en tombent... Gloire à toi, Seigneur!... On s'approche l'un de l'autre. Il me tend la main. Il bafouille quelque chose, il rigole. Je lui dis: « Moussiou, alors, moussiou? » Lui, il ne comprend pas, il rigole toujours, comme si c'était qu'il a rencontré un de ses parents... Et il bafouille, de leur façon à eux. Oui-i-i!... Alors, ça se comprend, je fais de même... et, avec les doigts, on s'explique, comme ça et comme ça...

— Je te crois, tout un chacun a envie de vivre, répliquait l'autre causeur. Après tout, c'est-il pas des hommes, eux aussi, ces Allemands? Eux aussi, que je pense, ils doivent avoir des femmes et des enfants, comme nous... Tu en as, toi, des enfants?...

— Oui. Et toi?...

— Moi aussi... Il m'est resté deux gosses. Ma femme en portait un troisième... On n'a plus de parents, nous...

— Non, mais, tu remarques, c'était comme un frère, cet Allemand, vrai Dieu!

— Et qu'est-ce que tu pouvais lui faire, du moment que tu le voyais pour la première fois, on peut dire, de toute ton *existence*? Bien sûr que ni toi, ni lui, vous n'étiez pas là de bon cœur...

— Ça m'a fait un effet comme un parent...

— Oui, et qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

Le conteur montra sa jambe enveloppée d'un bandage:

— C'est là, mon vieux, que ça a fait du cafouillis. Nous entendons que ça siffle, une diabolisse de bombe... Juste que je regarde en l'air, elle est sur nous, noire comme un choucas!... Oh-oh! que je me dis, numérotez les abatis!... Et lui, il rigole!... Je fais un saut de côté, et elle: -coui-ic!...

— Elle l'a tué ?

— Aplati comme une galette !... Et moi que j'étais abasourdi sans connaissance, et il m'en est resté du bruit, pendant quinze jours, dans les oreilles...

..

Vers le soir du troisième jour, Voronine était si fatigué qu'il crut ne jamais s'en relever. Il n'avait plus tout à fait conscience de ses actes. Parfois, il lui semblait que rien de tout cela ne se passait en réalité, que c'était un mauvais rêve, un sanglant cauchemar. Quand la nuit tomba, il sortit pour respirer un peu l'air frais. Derrière l'ambulance éclata un obus et il comprit que ce n'était pas un rêve, que le réel vivait autour de lui. De toute évidence, les nôtres battaient en retraite : on distinguait nettement des feux de peloton, le tacotement des mitrailleuses, et au loin, des deux parts, d'intermittentes et lourdes explosions.

A quelque distance de l'école, Voronine sentit ses jambes plier sous lui, et il s'assit sur une pierre, contre un hangar.

Dans l'ambulance, on allumait alors des bougies et des veilleuses faites avec des mèches de gaze trempées dans des soucoupes pleines d'huile ; car toutes les lampes avaient été brisées au cours des derniers déplacements et l'on n'en avait pas trouvé une seule dans l'école.

L'obscurité s'étant faite, des étoiles jouèrent dans le ciel ; les fusées de l'ennemi s'y épanouirent.

Le docteur sortit et s'assit sur une poutre près d'une remise ; il soupira profondément et leva la tête vers les astres.

Voronine prêtait l'oreille au vacarme de cette soirée et regardait tantôt les étoiles, tantôt le médecin qui se tenait la tête renversée. Et un sentiment de pitié fut en Voronine pour le docteur, pour les blessés, pour lui-même, pour tous ceux qui devaient faire la guerre.

Tout à coup, un gémissement déchira les ténèbres, une supplication s'éleva, derrière les hangars ; et une voix compatissante répondit aussitôt :

— Plus doucement, frère, lève plus haut le brancard... Voilà, comme ça...

Le gémissement cessa. Les fusées allemandes éclataient plus nombreuses, éclairant les environs de l'ambulance, et plusieurs projectiles passèrent en glapissant au-dessus de la

tête de Voronine. Mais il se sentait calme. Et ce fut encore de l'obscurité, avec des étoiles dans le ciel noir. Le médecin Pétrov était resté assis, la tête renversée, comme pétrifié dans son attitude. Le cou tendu, il semblait interroger les sphères de là-haut : « Jusqu'à quand cela durera-t-il ? »

Voronine sourit. — « Non, elles ne te répondront pas, cher souffre-douleur ! Elles ne peuvent t'aider... Il faut autre chose... Il faut que les hommes eux-mêmes... »

Mais que les étoiles étaient belles ! Toutes pareilles à celles qu'il avait vues jadis, là-bas, à Ekaterininskoié, où se trouvait sa vieille mère. Comme c'était calme, calme, là-bas !... Et s'oubliant à regarder ces étoiles, il eut une telle envie de tranquillité, d'affection, d'amour !

Non loin de lui, soudain, montèrent, inattendus, des sons d'accordéon ; le musicien chantait à mi-voix :

Ah ! Toula, Toula, beau pays,
Toula, pays d'où je suis...

Le docteur reprit conscience de lui-même au moment où deux soldats, sortant de l'obscurité, portant un brancard, se dirigeaient vers l'ambulance.

Pétrov avait déjà vu bien des choses, mais il frémit : un sous-lieutenant qu'il aimait beaucoup, Serge Gorokhov, un beau jeune homme, avait eu la jambe emportée avec une partie de la peau du ventre. Il était dans le coma.

— Portez-le à la salle d'opération, commanda Pétrov qui suivit les infirmiers, désirant s'occuper lui-même du blessé.

Voronine les accompagna.

Quand Serge fut couché sur la table, il revint à lui, regarda Pétrov et le reconnut.

— C'est vous, docteur ?... Bien... Tirez-moi un coup de revolver, cher ami...

— Tu t'en sortiras, n'aie pas peur, répondit vaillamment Pétrov, qui entreprit aussitôt d'enlever le pansement provisoire. Quand la grande plaie fut à nu, il vit que cela se présentait mal.

— Morphine... cocaïne... cher docteur...

Pétrov détourna ses yeux de ceux de Serge. D'un coin de la salle, avec un lourd gémissement, venait un cri :

— O-o-o-h ! maudits !... Anathème ! maudits !

Et ces mots faisaient écho dans le cœur de Voronine :

« Oui, soyez maudits !... »

Les intestins du patient lui sortaient du ventre ; sa face de cire se crispa. Il grinça des dents, mais sans geindre et retomba dans le coma.

« Soyez maudits ! » Ces mots retentissaient aussi dans le cœur de Pétrov quand il acheva sa besogne. Serge ne reprenait pas connaissance. C'était une heure avancée de la nuit.

Alors arriva la nouvelle de la rupture du front, les Allemands étaient vainqueurs, les nôtres battaient en retraite. Le docteur donna l'ordre de plier bagage immédiatement et de suivre le repliement des troupes vers l'arrière.

Avec ses aides, il passa en revue les blessés, donnant des instructions pour chacun. Voronine sortit. Au dehors, tout était calme encore, et l'on ne pouvait croire que l'ennemi se fût rapproché. Où aller maintenant ? Se livrer aux Allemands ? Mais le cours de ses pensées fut interrompu par les sons de l'accordéon. Quel fou, quel original tirait de l'instrument cette complainte, en se rapprochant de l'hôpital ? Les paroles devinrent distinctes, le chanteur sortait d'un groupe de maisons :

Où donc es-tu, la fleu-eurette,
Bel ornement du vallon ?...

« C'est abominable ! songeait Voronine, levant les yeux vers le ciel. Ah ! les hommes, les hommes ! » et il se rappela Ekaterininskiïé, l'étang, le champ à l'époque des blés en herbe, et Nioucha se promenant avec lui dans ce champ... Ensuite, à Vilna, Casimir... Où étaient-ils, maintenant ? Se souvenaient-ils de lui ?

Il se revoyait à Piter¹, chômeur. Souffrant famine. On l'avait embauché à l'usine. Il avait milité. Travail clandestin. La prison...

Piter ! Pétersbourg lui avait ouvert les yeux... Était-ce vrai ce que l'on chuchotait maintenant, au sujet de grèves et de manifestations, là-bas ? Ah ! si c'était vrai ! Dans ce cas, il n'irait pas voir sa mère... Il regagnerait la capitale...

Reprenant conscience, le petit sous-lieutenant, Serge Gorokhov, sembla, un instant, écouter l'accordéon, la com-

plainte, et il y eut même un sourire de calme bienheureux sur son visage aux épais sourcils roussâtres, aux lèvres duvetées, mais, aussitôt, ses traits se crispèrent.

— Tuez-moi, frères, gémit-il. Un coup de revolver, frères.

Mais il n'y avait personne auprès de lui et nul ne l'entendit. Il dodelinait doucement de la tête.

Il défit le bandage qu'il avait sur le ventre... Et dès que sa main atteignit les boyaux, ses yeux s'élargirent, s'allumèrent de folie...

Il vit : A l'orée du village, sur le pré qui bordait la grand'route, les cordiers travaillaient, entourés comme toujours d'un essaim de marmots. Les mômes étaient là pour voir tourner le grand volant, qui transmettait son mouvement, vite-vite, à quatre petites roues, et celles-ci tordaient les minces tresses de chanvre, les arrachant aux mains des ouvriers qui reculaient le long de la route. Les cordiers avaient à la ceinture leurs peignons, comme de grandes barbes blanches, leur réserve que la mèche n'arrêtait pas d'avaler, grossissant, s'allongeant et chassant au loin les travailleurs.

La route, jonchée de chènevotte comme d'écales de tournesol, a un éclat argenté sous le soleil. Mais le soleil se cache derrière un nuage. Tout à coup, Serge se précipite vers l'homme qui manœuvre le volant, le repousse et, fiévreusement, travaille à sa place ; et les cordiers sont presque obligés de courir à reculons. La marmaille alors, autour de Serge, rit aux éclats et bondit de joie. Le soleil reparait et, des potagers, vient une odeur qui est peut-être celle du chanvre, ou bien une odeur d'iode...

Serge est fatigué de tourner la roue ; les mèches lui semblent très longues, il s'élance pour les déchiqueter, mais elles sont gluantes, visqueuses, il est difficile de les rompre, de les arracher... Une bouffée de vent a soufflé, c'est un tourbillon, et il soulève avec de la poussière toute une masse de cette chènevotte qui cingle Serge au visage, au ventre. Il a serré les dents, Serge, il s'arrête de respirer, mais à peine ouvre-t-il la bouche pour reprendre haleine que la chènevotte lui remplit le gosier, et il l'avale, et elle passe tout de suite dans l'estomac, et il sent que cela le pique, en bas, au ventre. Le tourbillon a monté en trombe, jusqu'au ciel, tournant et tournant au-dessus de Serge, le ramassant, le projetant en l'air, de telle façon qu'il n'y voit plus. Et quelle poussière !

quelle poussière ! Mais, à travers cette nuée, Serge regarde encore et découvre que les gens se sont enfuis et que les roues tourment toutes seules... Pourquoi ?... Il ne voit plus rien... La poussière lui voile les yeux, une obscurité impénétrable enveloppe tout... L'ouragan emporte Serge comme un copeau, le pousse vers les hauteurs... Mais il se raccroche aux peignons, aux mèches de chanvre, et il tourne lui-même dans les airs. Tout à coup, le vent est tombé, et Serge s'est abattu contre terre.

Le visage du sous-lieutenant se pétrifie.

Ses lèvres se serrent, ses yeux restent ouverts : la stupéfaction et l'effroi s'y sont figés.

**

Les Allemands avaient enfin arraché aux Russes le hameau sur la colline, après l'avoir rasé par le feu de leur artillerie. Cela n'avait pas d'intérêt pour eux de prendre un hameau ; ce qu'ils voulaient, c'était l'emplacement, qui avait une importance stratégique. En s'en emparant, ils faisaient une percée dans le front russe, et ils commencèrent à opérer par le flanc droit, pour tourner l'adversaire. Les Russes se hâtaient de reculer pour reformer la ligne.

Pendant la nuit, les convois d'approvisionnement et le train des équipages roulèrent interminablement par la chaussée¹ vers l'intérieur du pays jetant l'inquiétude dans une partie de la population qu'ils entraînaient avec eux. On entendait dans les ténèbres le grincement des roues, le meuglement des vaches, les grognements des porcs, les aboiements des chiens ; mais les gens fuyaient en silence. Les fusées de l'ennemi, de temps à autre, éclairaient la route et, parfois, un obus éclatait sur le convoi. Il y avait des pleurs et des gémissements. Vers le matin flambèrent des dépôts de fourrage et de provisions qu'on avait abandonnés.

Dès les premiers feux de l'aube, le personnel de l'ambulance s'était mis en route, ramassant et emportant le matériel le plus indispensable et laissant les blessés à la merci du sort.

Sur un fourgon chargé d'instruments et de médicaments,

¹ Chaussée, en Russie, route pavée ; ces voies de grande communication sont rares. (N. d. T.)

Pétrov avait pris place avec une sœur infirmière, avec Voronine et un brancardier ; derrière eux avançaient, dans d'autres voitures, Kolia, d'autres sœurs, les aides, les infirmiers.

Le matin fut calme et clair. Une légère gelée donnait de la vigueur, rosissait les joues des jeunes gens et tirait des larmes aux yeux des vieux.

Sur la crête d'une forêt, des rayons d'or s'ouvrirent en éventail dans le ciel pur, et bientôt apparut un petit morceau de soleil.

Les fourgons d'ambulance étaient précédés par ceux de l'intendance, qui étaient innombrables et, tous, se dirigeaient vers l'est. De droite et de gauche, se joignaient au convoi militaire les voitures des habitants du pays, lourdes de hardes. Tout ce monde était épouvanté par l'offensive de l'ennemi.

Un moujik se hâte de lier son cochon dans sa télégue ; la bête glapit désespérément.

— Tais-toi, imbécile ! Sans ça, l'Allemand aura vite fait de te cuire !...

Une vieille tient contre elle une poule et, faisant des signes de croix vers l'Orient, salue bien bas le foyer que l'on déserte, salue le pays natal, grimpe dans la voiture ; deux larmes tombent de ses yeux, deux diamants qui roulent sur la poule.

— Quand on sera mort, on n'ira donc pas dormir dans son cimetière... Et où que j'irai maintenant, dans la vieillesse de mes jours, appuyer ma tête ?

A une grande hauteur, deux avions apparaissent ; bientôt des bombes tombent du ciel, sifflantes, sur le convoi, et c'est tout un fracas. Un nuage de fumée roule au loin devant les gens. Le mouvement se ralentit, les voitures s'entassent. Des gens courent çà et là. Cris et pleurs. Du ciel s'abattent encore, formidables, l'une après l'autre, deux bombes, et devant le fourgon d'ambulance monte une odeur suffocante. Tout s'enchevêtre. Il est impossible d'avancer.

Les soldats s'essouffant et jurant, tiraient sur les fourgons dont les roues s'étaient accrochées.

— En voilà, des oiseaux !...

Ils regardent les avions qui s'éloignent, ils ont, à crier, la bouche grimaçante.

La route étant enfin débarrassée des débris de voiture, le convoi se remet en marche. Le soleil a émergé tout à fait au-dessus de la forêt, jetant une vive clarté sur toutes choses.

Tout à coup, nouvel émoi... On se jette à droite et à gauche, on tourne sur soi-même : on a aperçu tout une volée d'avions, et déjà, du ciel, pétaradent les mitrailleuses, sifflent les bombes. Des gens et des animaux sont tués. Les chevaux effrayés se cabrent, se précipitent follement dans tous les sens, mais rien ne pourrait les sauver : les avions descendent très bas et leurs mitrailleuses criblent le convoi presque à bout portant ; des bombes encore ; elles éclatent avec vacarme, anéantissant, dispersant en morceaux tout ce qu'elles atteignent. On se cache sous les télègues.

Lorsque tout ne forma plus qu'une masse confuse, quand tout mouvement fut arrêté et que les plaintes des gens et les hurlements des bêtes remplirent cette belle matinée, les terribles oiseaux s'envolèrent.

Sur le fourgon où se trouvait Voronine, l'alarme avait été la moins forte. Le docteur Pétrov, comme impassible, regardait devant lui, considérant la croupe lustrée du cheval, les gens qui se précipitaient et les télègues entassées ; et il affirmait qu'à cet endroit le danger n'était pas si grand, qu'on n'y était pas si mal, que c'était autrement affreux pour des troupes qu'on jette, armées de simples bâtons ou les mains vides, sur les baïonnettes de l'ennemi. Le premier rang, disait-il, portait bien des fusils ; mais les autres devaient suivre sous les balles et attendre le moment où un camarade tomberait et lâcherait son arme. Et ce serait de la chance !

En écoutant les calmes propos du docteur, Voronine, contemplait la mince couche de neige restée sur la terre nue, et le chaume des éteules qui perçait sous la neige. Il eut envie de marcher un peu, de respirer plus profondément l'air frais. Il descendit de voiture et s'avança à petits pas.

Seule, une des infirmières, une maigrichonne aux yeux noirs, qui avait travaillé à l'ambulance jusqu'à complet épuisement, trahit son inquiétude. Elle s'était juchée au plus haut de la télègue, sur les valises, et de là, trépignant, criait aux soldats :

— Dépêchez-vous !... dépêchez-vous !...

Ses yeux noirs s'étaient élargis et semblaient énormes sous son voile blanc. Cependant, le convoi, après un nouvel effort, piétinait encore sur place : d'autres bombes tombaient en sifflant, c'était un fracas assourdissant, accompagné de sanglots et de hurlements.

Comme pressentant un malheur, la sœur descendit du

tas de valises, prit la place de Voronine et poussa le soldat qui conduisait la voiture :

— Mais dépêchez-vous donc !... Hue !

Et, saisissant une des guides, elle houspillait le cheval.

Boum ! un lourd projectile écrasa le fourgon d'ambulance et Voronine, à la place de sa télègue, ne vit plus qu'un entonnoir.

Les émotions de ces journées laissèrent son âme ébranlée jusqu'au tréfonds. Et une pensée le tourmentait de plus en plus : pourquoi, se disait-il, les gens endurent-ils de si horribles souffrances sans réagir ? Pourquoi se résignent-ils à toutes les privations ? Consentiront-ils encore longtemps à mener cette existence de chiens, à laisser outrager ainsi leur dignité d'hommes ? Et il se reconnut plus que jamais disposé à donner sa vie pour faire la guerre à la guerre. Ce lui fut un soulagement.

Quand la retraite prit fin et que l'ambulance se fut installée sur une nouvelle position, un bruit qui avait déjà couru se répandit de plus belle : une grande agitation régnait, disait-on, à Piter, parmi les ouvriers : les travailleurs exigeaient le renversement du trône et les soldats passaient du côté des ouvriers.

Réconforté par cette rumeur, Voronine partit en congé pour Piter ; il envoya à sa vieille mère, Matriona, au village, un simple billet annonçant qu'il était sain et sauf ; il la pria de répondre et de lui donner des nouvelles de sa santé à l'adresse du camarade Kouznetsov, qui habitait Lesnoïé dans la banlieue de Pétersbourg.

Plus il se rapprochait de la capitale, plus les bruits de troubles et d'agitation parmi les ouvriers et les soldats se précisaient. Et l'allégresse qui accompagnait ces on-dit pénétrait dans les wagons, envahissait les cœurs des compagnons de voyage de Voronine.

— « Ah ! vite, vite, Piter ! »

II

Le pont Liteïny était couvert de givre. Sous l'arche centrale, des buées montaient de la Néva.

L'air laiteux était épais à tel point que le soleil, déjà haut, ne pouvait le transpercer d'un rayon et s'agitait vainement dans les flots duveteux de vapeur, comme une de ces bulles irisées que soufflent les enfants avec un chalumeau.

Une longue suite de traîneaux à marchandises, attelés de forts chevaux pattus et velus, défilait sur le pont.

Aux moustaches des cochers pendillaient des glaçons, et sur leurs larges barbes, à leurs cils, comme aux crinières et aux queues des chevaux, la tourmente semblait avoir jeté un voile de neige.

Les traîneaux craquaient et crissaient péniblement, la neige, sous leurs patins, faisait comme un grincement de fer.

L'air froid piquait au nez et aux oreilles de mille aiguilles.

Les hautes maisons embrumées, le long de la Néva, sur le quai des Français et le quai des Anglais, s'élevaient comme des montagnes ; le Palais d'Hiver semblait être la crête d'une forêt sombre à l'horizon.

L'autre berge, qui est basse, était complètement noyée dans le brouillard ; seule la flèche de la forteresse Pierre-et-Paul brillait comme une langue de feu et d'or, tombant du ciel. A l'entrée du pont s'avança vers le capitaine Koliénov, officier de haute taille, un petit *junker*¹ de l'école Michel, un frais jeune homme, tiré à quatre épingles dans sa capote grise. Il s'arrêta, rectifia la position, porta d'un

1. On appelait ainsi les élèves des écoles militaires, sous l'ancien régime. (N. d. T.)

geste sec la main à la visière de sa casquette, tourna rapidement et brusquement la tête vers le capitaine et, tout tendu par l'effort, se mit à marquer le pas, accompagnant du regard la marche de l'officier ; le garçon était si drôle qu'une dame en manteau d'astrakan, qui passait en voiture avec sa fille, se mit à rire, attendrie. Toutes deux jetèrent aussi de vifs regards sur le capitaine qui rendait le salut, cheminant sans hâte, dans sa capote gris perle, la casquette posée d'un air avantageux. Le cocher lui-même lança un rapide coup d'œil :

— Hé ! on te l'a dressé, ce gars !

Et dans le sourire de la dame se traduisait une sorte d'apaisement béat :

— On peut dire ce que l'on voudra de notre armée, mais nous savons, nous, ce qu'elle vaut : les voilà, nos gaillards, nos aigles !...

Et c'était, sur le pont, une procession rapide, en files serrées, de maîtres, avec leurs magnifiques trotteurs, de traîneaux de louage, simples *isvos* ou *likhatchi*¹ ; les autos cornaient, crépitaient, sifflaient ; les tamways grondaient et cliquetaient ; les véhicules à marchandises avançaient lentement, en grinçant. Les chevaux, tendus dans l'effort, renâclaient parfois. De leurs naseaux élargis, de la vapeur s'échappait en tourbillons. L'air vibrail. Tout ce brouhaha donnait de l'entrain à Koliénov.

— « Ça, c'est une ville, pensait-il, ça, c'est de la vie... A côté de ça, qu'est-ce que Riazan ? On ne peut qu'y croupir définitivement... »

Il contempla, au loin, la forteresse Pierre-et-Paul, dont la langue de feu brillait sous les cils d'or d'un soleil baigné dans des brumes, au-dessus de la Néva. Et il arriva sans s'en apercevoir à la Direction principale de l'Artillerie, à laquelle il était attaché : c'est un long et vieux bâtiment, en briques rouges, à deux étages, sur la perspective Liteïny ; devant les fenêtres, des canons d'autrefois sont rangés, ouvrant leurs gueules sur la rue.

— Bonne santé je vous souhaite, M. le capitaine² !

Ainsi l'accueillait, amicalement comme toujours, le fonc-

1. *Isvo* ou *iwochtchik* : voiture de place ; *likhatch* : voiture de luxe. (N. d. T.)

2. C'est une formule d'inférieur à supérieur, dans l'ancienne armée russe. On disait : « Monsieur le lieutenant », « Monsieur le capitaine ». (N. d. T.)

avait encore personne ; mais dans la chambre des commis, de l'autre côté du couloir, tous les employés étaient déjà présents et les machines à écrire faisaient leur vacarme.

Dans la division voisine, où se trouvait le chef du service des écritures, capitaine Kolganov, un cri retentit :

— Je t'ai déjà dit deux fois de me changer ma plume tous les matins ! Qu'est-ce que ça signifie ! Faudra-t-il te répéter cinq fois la même chose ?

L'expéditionnaire à qui s'adressait la réprimande n'osa dire un mot.

Sans faire attention à ce bruit, Koliénov entra dans sa division ; mais Pétrov s'arrêta devant la porte et prêta l'oreille.

— C'était bien la peine de faire ce vacarme pour une pareille bêtise, dit-il enfin, entrant à son tour dans son bureau. Il estimait qu'en somme les officiers d'artillerie, étant dans l'armée les plus instruits et les plus cultivés, devaient traiter mieux que partout ailleurs leurs sous-ordre et ne les molester presque jamais.

— Tout est bêtise pour vous autres, ronds-de-cuir... Tu ne comprends donc pas qu'il n'y a pas moyen autrement ? Ça m'étonne de toi : au service parmi des militaires, tu es une vraie chiffre. Mais — Dieu nous en préserve ! — si nous raisonnions comme toi, nous autres officiers, qu'arriverait-il ! Pourrions-nous faire la guerre ? Eh ! ami !... Non, de vous pékins, il ne sortira jamais rien de bon...

Ainsi parlait Koliénov, et il fouilla dans ses tiroirs, tirant de là papiers et porte-plumes.

— Non, non et non !... Ça ne doit pas se passer ainsi, répliqua Pétrov. Et s'enfonçant dans ses dossiers, il se tut.

— On sait, on sait... Tu es de nuance quelque peu rouge, pas vrai ?...

Le commis-dactylographe Skorodoumov, qui était au service de Koliénov, entra à ce moment :

— Votre Haute Noblesse, une lettre pour vous...

Koliénov prit l'enveloppe, d'un format allongé, en épais papier rose, la déchira vivement par le côté le moins large et tira de la doublure, d'un sombre rouge ponceau, une feuille parfumée sur laquelle étaient tracés en travers ces mots :

tionnaire à la guerre Pétrov, qui lui serra la main. Derrière eux, les uns après les autres, arrivaient des officiers, des employés, des commis. Les porteurs de galons d'or, à la Direction, se comptaient par centaines, et le cadre des officiers d'administration, à galons rouges, était encore plus nombreux.

Dans le vestibule au plafond bas et aux colonnes carrées, ces messieurs se débarrassaient de leurs capotes aidés par des « suisses¹ » prévenants et obséquieux. De la chambre de service sortit un jeune officier qui venait de faire ses vingt-quatre heures de garde ; il était en tenue réglementaire, portant un « french² » très propre et la culotte à la Gallifet, les buffleteries (le « harnais », comme on disait en blaguant), le revolver, le sifflet de commandement, la casquette, les gants, les éperons. A une porte se montra le chef de la Direction, le lieutenant-général Manikovsky, dont l'uniforme s'ornait des larges revers rouges du généralat. L'officier de service se dirigea vers lui, porta une main gantée à la visière de sa casquette, fit tinter ses éperons en joignant les talons, se raidit et fit son rapport :

— Votre Excellence, pendant la durée de mon service de garde à la Direction principale de l'Artillerie, il ne s'est rien...

Le général l'interrompit aimablement en lui tendant la main :

— Il ne s'est rien produit... C'est bon, c'est bon, allez vous occuper de vos affaires...

Et lui-même, vivement, d'une démarche légère, monta par un beau tapis rouge, à son cabinet. Les longues moustaches grises, bien fournies, du général, flottaient de droite et de gauche.

..

A la vingtième division, où travaillaient Koliénov et Pétrov, dans la chambre des officiers, au plafond cintré, dont les grandes fenêtres donnaient sur la Perspective Liteiny, il n'y

1. On appelait suisses des portiers, des préposés à la garde du vestiaire, dans la plupart des maisons bourgeoises et dans les lieux publics (administrations, restaurants, etc) ; ils portaient un uniforme et une casquette galonnée. (N. d. T.)

2. French, veste militaire, ou dolman ; le mot a fait son apparition pendant la guerre : de nom du maréchal bien connu (N. d. T.)

Cher ami,

Maintenant que vous êtes loin, je n'ai plus peur de vous dire que je vous aime follement, de toutes les forces d'une nature sauvage et ardente... Je vous aime... de tout mon cœur et de toute mon âme, je vous appartiendrai éternellement. Vous ne trouverez jamais de dévouement plus entier que le mien...

Tania.

La lettre venait de Riazan ; elle était d'une lycéenne aux yeux bleus.

« Tiens, tiens, je ne m'étais donc pas trompé », pensa Koliénov, se rappelant les soirées, les bals, où il avait rencontré Tania et dansé avec elle ; il se souvint aussi de la jalousie de sa femme, Claudine ; il se rappela combien il avait été vexé un jour que Tania refusait de se laisser embrasser, et le repoussait, disant « Je n'aime personne, et pas plus vous que les autres ».

Tout cela passait rapidement dans son esprit, et il ne comprit qu'alors le sens particulier de la phrase qu'elle lui avait jetée au moment des adieux : « Mais... nos âmes se rencontreront un jour... »

Koliénov relut plusieurs fois la lettre, évoquant les circonstances de ses rencontres avec Tania.

Le chef de la division entra d'un pas pressé ; c'était un homme jeune encore, de haute taille, déjà colonel ; il portait la croix de Saint-Vladimir et l'insigne de l'Académie de l'Etat-Major général. Ayant serré la main à Koliénov, le colonel Riks tira d'une armoire et de sa serviette une montagne de papiers, les étala sur la table et se hâta de les compiler. Sa veste, son pantalon, ses chaussures étaient extrêmement propres et presque neufs.

Derrière lui, lentement, avec importance, arrivait un colonel aux cheveux gris, Périélov, adjoint au chef de la division. Il serra les mains sans dire un mot, et s'assit à son bureau, avec une conscience de sa dignité beaucoup plus grande que celle du chef ; tirant de la table des cartons, des porte-plumes, il entreprit, lentement, lentement, de se nettoyer les ongles avec un canif. Lui aussi portait la croix de Saint-Vladimir, mais il n'avait pas l'insigne de l'Ecole de Guerre. Pourtant, comme on ne peut faire sa carrière sans un diplôme de l'enseignement supérieur, il portait la plaque de l'Institut Archéologique. Enfin, se présentèrent ensemble trois autres

fonctionnaires qui, rapidement, firent leurs politesses et se mirent au travail : le capitaine Ghinsky, de l'administration, le vieux conseiller Tchijikov, qui était entré dans ces bureaux à la suite de l'évacuation de la forteresse d'Ivangorod, et Fédortchouk, au service depuis la guerre.

— Ah ! en quel temps vivons-nous, vous dirai-je ! Quel temps ! s'écria le colonel Périélov, en secouant la tête, tourné vers le chef de la division. Ensuite, jetant un regard circulaire, il ajouta :

— C'est le diable sait quoi !

— De quoi s'agit-il ? demanda Riks.

— C'est quelque chose d'inimaginable... d'inconcevable !

Tous tendirent l'oreille :

— Comment donc, poursuivit Périélov, comment donc ! Hier soir, je suis sorti de la ville par hasard... Vous savez où se trouve le dépôt de l'Arsenal ? Bon ! Je passe derrière le dépôt et je vois tout un ramas de soldats... Ça bavarde, ça fait des discours... Je m'approche... Pensez-vous que ça les a gênés ?... Pas le moins du monde ! Comme si je n'existais pas : Qu'est-ce que ça signifie, canailles ? leur criai-je. Et figurez-vous, non, mais figurez-vous !... pas une de ces charognes qui ait eu l'idée de me saluer... ou de se sauver... Et je ne sais quel pékin, qui était au milieu d'eux, a grogné vers moi, d'une gueule de loup : « Passe ton chemin, passe... Bien heureux qu'on ne te touche pas ! Et tais-toi ! »

— Mais vous, M. le colonel, à votre âge, vous ne devriez pas fréquenter ces endroits déserts, dit Koliénov en riant.

— Et alors ?

— Et alors ? Que pouvait-il arriver, dans ces conditions-là ? répondit Périélov, non sans dépit. Il commençait à faire sombre, et je n'avais pas d'armes...

— Oui-ii, ça commence à sentir mauvais, dans l'armée... Ça ne va pas, ça ne va plus, répéta Riks, et s'adressant à Pétrov :

— Vladimir Ivanovitch, il faut que vous alliez tout de suite à la Douma d'Empire, vous transmettez ce rapport sur l'extension de l'usine de Samara pour la fabrication de douilles à la Commission d'Etat des Constructions.

— Et l'armée se décompose à cause de cette saleté de Douma, dit Périélov, enfonçant le couteau dans la plaie.

— Allons, Pavel Vassiliévitch, vous exagérez, répliqua Pétrov. En partie, peut-être ; mais, dans l'ensemble ce n'est pas la Douma qui est coupable, c'est...

— Vous, M. Pétrov, je commence à vous comprendre... Inutile de vous envelopper de nuages. Vous nous racontez toutes sortes d'histoires très gnan-gnan sur le peuple, sur votre « bon peuple », et vous ne comprenez pas qu'à cause de lui, nous pouvons perdre la campagne. Oui, mettez-le, ce bon peuple, là où il n'a jamais rêvé de se trouver... Si c'était de moi, je les pendrais, ces Milioukov et ces Maklakov... Et on ne les entendrait plus bavarder...

Obséquieusement, Fédortchouk plaça son mot :

— Leurs discours, à ce qu'on dit, sont polycopiés et on en envoie des exemplaires dans les usines... Il paraît qu'on les lit dans les ateliers...

— C'est bien ça ! Je le savais, repartit Périélov en tordant sa moustache. Et, de là, cela passe aux soldats !... Une vraie contagion... Et ensuite, on a de ces surprises !... C'est abominable ! Il faudrait couper court à tout cela, mais radicalement !

Un commis entra, apportant du travail fait ; devant lui, la conversation s'interrompit. Mais quand il fut sorti, Périélov continua :

— Et qu'est-ce qu'« il » attend ? Je ne comprends pas... Il faut la dissoudre, cette Douma, coûte que coûte ! Car enfin, ce n'est qu'un moyen de propagande pour les socialistes ! Rien de plus. Et à quoi ça peut-il servir ?

— La dissoudre, oui, pour en convoquer une cinquième répliqua malignement Pétrov.

Fédortchouk plaça encore son mot :

— Et avec ça, la vie chère ! Tout renchérit... Et la poste !... Les lettres qui mettent un an pour arriver à destination !...

— Oh ! vous autres, les populistes ! dit encore Périélov, tourné vers Pétrov. J'y vois clair, on vous connaît... Nous devrions peut-être faire un rapport sur vous au général...

Pétrov proféra quelques vagues paroles pour se justifier.

Koliénov n'avait rien entendu : il n'y avait que Tania devant lui, Tania aux yeux bleus, toute jeune, toute lumineuse. Il se rappela ses jambes, pleines aux mollets, fines

des extrémités, qui sautillaient dans le *gopak*¹. « Il faut tirer parti de cette petite... » Et, oubliant ses dossiers, il se mit à écrire :

Gentille, délicieuse Tania,

Ta lettre m'a apporté une joie indicible. J'avais déjà perdu ma foi en ce bel avenir que tu peux me donner, je souffrais. Aussi m'a-t-il été doublement précieux d'apprendre que tu m'aimais. Comme je suis content, comme je suis heureux ! Mon cœur ne s'était pas trompé. Oh ! que je voudrais te voir bien vite, t'admirer ! Viens ici immédiatement. Nous irons ensemble au théâtre. Je te préparerai une chambre, tu auras tout ce que tu voudras. Tu te trouveras bien ici. Je regrette beaucoup que tu ne m'aies pas parlé alors comme maintenant. Je me serais conduit tout autrement, et il y a longtemps que nous serions ensemble... J'aurais laissé ma femme chez sa mère à Riazan, et nous nous serions logés tous les deux dans le même nid. Mais nous parlerons bientôt de tout cela, quand tu viendras. J'espère que tu sauras t'élever au-dessus d'une morale périmée et que tu ne tiendras pas compte de ce que peuvent te dire tes vieux... Après tout, ce qui importe, ce n'est pas le mariage, c'est l'amour. Regarde, ma femme et moi, nous sommes mariés, mais d'amour aucun... Rien qui nous attache, pas de joies communes, pas de bonheur familial... En fait, nous n'avons pas beaucoup causé, entre nous, et pourtant tu m'es plus chère que tout au monde, gentille, enchanteresse Tania. Oh ! que je voudrais mettre des baisers sur tes yeux divins, incomparables, et sur toi toute, toute !... Chérie, chérie... Je vois ici, autour de moi, tout un océan de visages, et il y a, parmi ces figures, de belles femmes ; mais de plus charmante, de plus chère, il n'y en a pas une, pas une, pas une. Je te prie de me répondre tout de suite et de me dire quand tu viendras, ce que tu fais, à quoi tu penses, comment tu vis... J'ai envie de savoir tout de toi, tout, ma bien chère, mon incomparable.

Ton Paul qui t'aime.

Koliénov cacheta la lettre et sonna.

Sitôt que se présenta l'expéditionnaire, il y eut encore un silence ; mais à peine était-il sorti que la conversation reprit avec feu.

— Il me semble, à moi, dit Ghinsky, que si la discipline est tombée, c'est que le cadre des vieux officiers est presque tout entier détruit ; et nous trouvons à leur place, maintenant, de ces petits sous-lieutenants, des messieurs prétentieux, d'anciens cochers de fiacre... C'est là tout le secret de l'affaire...

1. *Gopak*, danse nationale. (N. d. T.)

— Non, M. le capitaine, je vous demande pardon... Il s'agit surtout d'avoir des armes, et aussi du pain, et encore des munitions, des fournitures... Et enfin, conclut Fédortchouk d'un ton sentencieux, si nous pouvions avoir tout ce qui nous manque !...

— Les sous-lieutenants ? C'est juste, dit alors le vieux Tchijikov, qui amusait tout le monde parce que son intelligence était toujours fort en retard sur les événements. Ces blancs-becs, ça sait seulement faire des façons... ça lève le nez... Tenez, moi, je suis conseiller¹, n'est-ce pas ? Eh bien, figurez-vous que, dans la rue, il n'y en a pas un qui aurait l'idée de me saluer !...

— Eh bien, vous ne manquez pas de prétention ! s'exclama, indigné, le colonel Périélov. Vous saluer !... Qu'un officier salue un fonctionnaire ! Ça, par exemple !...

— Mais, mais, ça c'est vu, chez nous, à Ivangorod... La...

— Hé ! vous feriez mieux de vous taire avec votre Ivangorod, répliqua Périélov, en s'agitant sur sa chaise.

Pétrov se disposa à partir pour la Douma, avec le rapport. Riks le pressait :

— Vous devez faire cela le plus vite possible.

Koliénov ne put se tenir de persifler, lui aussi, Tchijikov :

— Pourquoi, dit-il à Périélov, pourquoi, Pavel Vassiliévitch, dénier à M. Tchijikov son droit au salut militaire ?

— Koliénov souriait ironiquement. — Vous le jugez vieux. Mais, dans la rue, c'est un gaillard si svelte, si élancé, que nos troupiers le saluent à cinq cents mètres de distance... Ce n'est qu'ici qu'il replie les ailes...

**

Le chef du service du greffe et des expéditions, capitaine Kolganov, entra dans la salle des commis de la vingtième division. Le plus ancien sous-officier, Skorodoumov sauta sur ses pieds, rectifia la position et cria :

— Fi-ixé !

Tous l'imitèrent et s'immobilisèrent devant les machines à écrire abandonnées.

— Eh ! toi, Gavrioukhine, c'est comme ça qu'on porte

¹. Grade de fonctionnaire civil (N. d. T.)

le ceinturon ? Jamais en place ! Et qu'est-ce que cette panse du diable ? Si je te retrouve encore une fois comme ça, rappelle-toi ce qui t'attend : le cachot !

Après avoir jeté un rapide regard sur les autres, Kolganov sortit. Gavrioukhine distillait entre ses dents :

— Ah ! la charogne !... Ça n'a rien à faire, et ça vient tourner ici presque tous les jours...

Mais Pétrov entra, et Gavrioukhine se tut subitement.

— Bonjour, dit Pétrov.

— On vous en souhaite de même, répondit Gavrioukhine en se levant.

Les autres restaient assis.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie, dit Pétrov en mettant la main sur l'épaule de Gavrioukhine. Celui-ci se rassit. Pétrov se pencha vers lui et ils se donnèrent une poignée de main comme ils faisaient toujours quand aucun officier n'était là qui pût les voir ; en présence des chefs, ils se saluaient de la façon réglementaire, sans démonstrations d'amitié.

— Tenez, voulez-vous inscrire au registre des sorties ce papier qui accompagne un rapport à la Douma d'Empire ? Faites vite, pour ne pas nous mettre en retard...

Quand Pétrov fut parti, les commis, qui avaient fait semblant de ne pas voir comment il traitait son subordonné, se mirent à causer :

— Ça, c'est un homme...

— Oui-i-i...

— Un frère, quoi...

— C'est vrai ce qu'on dit, qu'il est sorti des moujiks ?

— Oui, c'est un paysan.

— Pas possible ! Comment a-t-il fait pour apprendre ?...

— Parole, c'est un moujik...

— Et vous savez, dit tout bas Gavrioukhine en jetant un coup d'œil vers la porte, quand il était étudiant, il a été en prison, vrai de vrai ! On l'a poissé avec le drapeau rouge...

Le colonel Riks entra, et tous se levèrent. A son « bonjour », le plus ancien répondit pour les autres :

— On vous souhaite bonne santé, Votre Haute-Noblesse !

Le colonel distribua le travail. Gavrioukhine, s'oublia à regarder par la fenêtre qui donnait sur la fabrique de cartouches. On entendait le ronflement d'un volant ; des

hommes tachés d'huile allaient et venaient dans la cour. Par la porte cochère, grognant et fumant, s'avança une auto, tout contre le mur, effrayant une femme qui s'écarta brusquement avec la caisse qu'elle portait.

Riks était sorti.

— Et comment a-t-il fait, ce Pétrov, pour se fourrer ici, demanda Skorodoumov à Gavrioukhine. Ici, c'est un coin pour les princes et les propriétaires embusqués...

— Par protection d'un seigneur : il y a un général qui a pour cuisinier le neveu de Pétrov ; ça lui a permis de s'établir ; il est arrivé du front en congé, pour cause de maladie, et il est allé trouver le général...

— Et il a bien fait : mieux vaut tomber dans les pattes du diable que d'aller au front.

*
*
*

Dans les immenses salles du palais construit selon le goût de Catherine II, aux hauts plafonds décorés en stuc, aux parquets étincelants, les machines à écrire tacotaient, les bouliers claquaient ; aux portes des bureaux, des écriteaux disaient : « Comptabilité », « Expédition », « Chancellerie », « Cabinet », « Salon d'Attente ». La Douma s'était transformée en une immense chancellerie où se traitaient toutes les affaires de Russie.

Par les fenêtres de la rotonde, au bout de l'immense salle, le soleil projetait quelques rayons, et, du vitrage supérieur, tombaient obliquement sur le parquet ancien, comme dans un temple, ses traits d'or où dansaient des poussières.

Des gens entraient et sortaient ou attendaient dans la salle : des femmes aux lèvres carminées, vêtues de précieuses fourrures ; des hommes qui avaient l'air de porter perruque, leurs cheveux étant soigneusement pommadés et séparés, juste au milieu, par une raie marquée au rasoir. Hommes et femmes étaient parfumés. Les messieurs avaient un petit mouchoir de soie dans la poche extérieure du veston. Leurs figures étaient d'une pâleur de parchemin. Pétrov regardait ces costumes fraîchement repassés, ces plis de pantalons, et il s'irritait : « Voilà pour qui se fait la guerre, voilà les adroits convives de l'assiette au beurre ! Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici ? »

Dans le salon d'attente où il pénétra, sur des canapés

confortables, attendaient leur tour deux belles jeunes femmes, deux ingénieurs civils, portant au col des galons violets et cramois ; il y avait aussi un gros homme à la tête ronde comme une pastèque et au nez de charognard.

Tandis qu'on allait annoncer Pétrov, comme représentant l'autorité militaire, venu pour affaires urgentes, il écoutait involontairement les conversations et comprit ce que ces gens faisaient là : les femmes elles-mêmes venaient demander des commandes de fournitures pour l'armée, des contrats d'entreprises, des concessions ; elles parlaient des usines transformées pour la fabrication des munitions de guerre. A les entendre, tout ce public était pénétré d'un incroyable amour pour la patrie, et ses beaux sentiments l'obligeaient presque à sacrifier ses intérêts, en mettant au service de l'Etat toute l'industrie privée ; mais les avances d'argent que ce public exigeait du Trésor découvrèrent à Pétrov le sens véritable de leurs démarches de gens repus, sûrs d'eux-mêmes, insolents, qui assiégeaient les députés du peuple. Il se rappela ce que lui avait dit son frère des souffrances des hommes sur le front. « Et que se passe-t-il là-bas, à présent ? »

A ce moment s'ouvrit la porte du cabinet et Pétrov fut introduit. A sa rencontre s'avançait d'une allure flottante une femme replète, aux yeux bleus, au joli sourire, âgée d'une trentaine d'années, dont la robe de soie bruissait légèrement. Un parfum suave venait du cabinet. Lorsque Pétrov fut entré, un homme massif, au visage flasque comme un gâteau de campagne, se leva de derrière son large bureau. Après les civilités d'usage :

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en indiquant un fauteuil devant sa table.

Il parcourut le rapport et fixa ensuite sur Pétrov de tout petits yeux, presque imperceptibles, pareils à des raisins de Corinthe sur sa face de pâte molle :

— Je connais cette affaire. Mais ce qui me gêne, c'est qu'il faudrait établir un embranchement pour conduire à l'usine. Dites-moi, la voie est-elle vraiment si nécessaire ? Et ne pourrait-on pas la faire plus courte ?

Ces questions chassèrent de la tête de Pétrov toute sa « philosophie » pacifiste et il entreprit de démontrer que tout le programme exposé dans le rapport était raisonnable, rationnel et exigeait sa mise en application immédiate. Il citait l'autorité de généraux très connus, pour lesquels le salut du

front dépendait de l'extension de l'usine; il citait les ingénieurs-architectes qui avaient établi les plans; il citait la commission militaire qui avait déjà approuvé le projet... Il parla d'une façon très persuasive et obtint, semblait-il, gain de cause. En sortant du cabinet il était satisfait de lui-même; mais, en repassant par le salon d'attente, devant les gens qui s'y trouvaient, il se rappela ses réflexions sur la guerre, et il éprouva quelque honte.

*
* *

Après avoir étalé ses dossiers sur son bureau, le colonel Périélov s'était rendu dans la bibliothèque : là, sur une grande table couverte d'un tapis rouge, on étalait quotidiennement les journaux et les revues de Pétersbourg, ainsi que les périodiques anglais et français, dont les illustrations étaient les meilleures de toutes.

Ouvrant son journal favori, le *Novoïe Vremia*¹, Périélov se plongea dans les communiqués des états-majors russe et allemand. Ensuite, lisant une information d'après laquelle les Etats-Unis s'occuperaient de fabriquer une énorme quantité d'aéroplanes pour attaquer l'Allemagne par les airs, Périélov exhala un soupir de soulagement et exprima tout haut sa vive satisfaction :

— Guillaume n'a pas su estimer à sa valeur l'Amériquel

Et remarquant qu'il était observé par un capitaine venu d'une salle voisine, il tendit la main à cet officier et ajouta :

— Et c'est ce qui le perdra!

— Vous croyez, M. le colonel, vous croyez vraiment?... Mais...

— Tenez, lisez donc, ajouta Périélov en plantant son doigt sur le passage qui l'intéressait. Les ressources de l'Amérique sont inépuisables...

Ensuite, il feuilleta des images où étaient figurées les « atrocités allemandes », et d'autres qui représentaient des héros, récompensés de croix et d'ordres nationaux, mais qui n'en étaient pas moins morts à la guerre. Pour ceux qui avaient reçu des récompenses posthumes, le colonel éprouvait une compassion plus vive : selon lui, il en avait la certitude,

1. Le *Nouveau Temps*, journal de la réaction sous l'ancien régime. (N. d. T.)

les héros seraient tombés avec moins de regret s'ils avaient connu les honneurs qui les attendaient après leur mort.

D'autres officiers et fonctionnaires s'approchaient. Un commis adjoint au bibliothécaire colla au mur un écriteau :

ON EST PRIÉ

DE NE PAS EMPORTER LES JOURNAUX

Koliénov, fort gaîment disposé, se rendit au réfectoire pour déjeuner.

Comme toujours, à cette heure-là, à chaque table, presque toutes les places étaient occupées, et les demoiselles qui servaient, en tabliers empesés, pouvaient à peine suffire à leur tâche...

Les généraux, d'après un accord tacite, s'asseyaient toujours à une table réservée selon leur préférence, et l'on y apportait les meilleurs hors-d'œuvre.

Les conversations au réfectoire étaient amicales, exemptes de disputes; on parlait de la guerre, un tout petit peu de la politique, mais on rapportait surtout ce que l'on savait des pays alliés : Amérique, Japon, Angleterre, France, d'où rentraient parfois en Russie, pour affaires de service, divers membres des commissions de réception des fournitures d'artillerie.

Tous étaient rasés, avaient les cheveux taillés de près, une tenue très soignée : des vestes kaki, bien prises à la taille, des cols hauts, des pantalons bleu sombre, à galons rouges, tendus par des sous-pieds; presque tous portaient sur la poitrine, du côté droit, l'insigne des anciens élèves de l'Ecole de Guerre ou d'un autre établissement de l'enseignement supérieur.

Quand Périélov entra, il y avait à la table d'honneur un vieux général aux cheveux blancs, qui portait un large ruban de soie orange en sautoir et une multitude d'insignes, de petits nœuds et de plaques sur la poitrine. Il mangeait du *soudak*¹ tout en écoutant le récit d'un colonel récemment revenu de Paris, et tous prêtaient l'oreille à ce que le conteur disait des combats sous Verdun :

— Les Français, Votre Excellence, savaient que les Allemands avaient résolu de prendre la forteresse, quoi qu'il en dût coûter. Aussi, les Français avaient-ils mis en position

1. Poisson excellent à peu près inconnu en France. (N. d. T.)

une masse de pièces d'artillerie, si serrées que les affûts se touchaient. Quand la terre fut ébranlée par les pièces allemandes, les Français, loin de trembler, ouvrirent une canonnade comme le monde n'en avait jamais vu. Et leur feu n'arrêta pas d'une semaine, il continua jour et nuit. Le hurlement et le grondement des pièces de tout calibre secouaient littéralement la terre; elle tremblait à soixante kilomètres à la ronde, autour de la forteresse. Les obus qui partaient sans cesse des deux côtés formaient dans les airs une masse si dense qu'il leur arrivait de se rencontrer et de se briser les uns contre les autres dans les hauteurs, inondant de soudaines clartés les ténèbres de la nuit. Les hommes se blottissaient dans des tanières de ciment et de béton, mais, même là, ils ne se trouvaient pas en sûreté...

— Et, dites-moi, colonel, demanda le général en repoussant son assiette, combien de projectiles une pièce a-t-elle pu lancer en une semaine?

— D'après les données fournies par les Français, on compte en moyenne mille six cents obus par canon.

— Oui-i-i, pas mal, dit le vieillard enrubanné, en dodelinant de la tête. C'était vraiment une bataille générale...

— Mais, M. le colonel, dit le capitaine Koliénov en s'asseyant plus près, je pense que toutes les pièces ont dû se trouver hors d'usage au bout de la semaine?... Et puis, il est impossible de fabriquer assez de munitions, dans ces conditions-là...

— C'est parfaitement juste, les canons n'étaient plus bons à rien. Mais, là-bas, cela n'a pas d'importance. Il y a des firmes particulières, comme celles de Loucheur, de Wickers, de Siemens, qui fournissent de tout tant qu'on veut! Et les usines de l'Etat, en Angleterre, en France! Ajoutez que, là-bas, l'unité s'est faite d'une façon extrêmement raisonnable : c'est véritablement le front unique. En outre, l'Amérique joue un rôle très, très considérable, et au moment où les ressources de la France commençaient, il faut l'avouer, à s'affaiblir, tant en hommes que, d'une façon générale...

— Oui, en somme, c'est une noisette, cette Allemagne!

— Sans doute... mais, tout de même, il y en a plus d'un qui s'y est cassé les dents...

— Et, là-bas, comment se conduit-on, à l'intérieur?

— D'une façon parfaite, parfaite, Votre Excellence!

Il est vrai qu'on ressent, çà et là, une certaine fatigue, dans le pays... Mais... tout, tout, jusqu'à la victoire, marchera, jusqu'au bout, coûte que coûte... Ils ne s'inquiètent qu'à notre sujet... Tiendrons-nous?... Il suffit de tenir ici encore un peu et l'Allemagne est finie. C'est indubitable. L'épuisement de l'Allemagne, Votre Excellence, est arrivé au dernier degré. Nous n'avons plus longtemps à attendre, cela se voit.

— Vous avez raison, colonel, mais... — ici le général jeta un coup d'œil sur ses voisins de table et parla plus bas, — mais, ça commence à être dur ici, très dur... Les munitions, l'équipement, vous savez, et l'état d'esprit des soldats... l'approvisionnement... Néanmoins, nous croyons, nous espérons... Se peut-il que nous lâchions la partie juste au moment d'atteindre le but?... Mais, dites-moi, colonel, pourquoi l'aluminium a-t-il si vite disparu des marchés français? Si la France ne nous en fournit plus, nous n'avons plus de quoi fabriquer des douilles pour le tir à longue distance. Notre fabrique nationale est maintenant forcée de se contenter d'un alliage de cuivre; mais, à l'épreuve, ces douilles-là éclatent souvent dans la culasse... Nous ne nous tirons d'affaire qu'avec les douilles japonaises. Actuellement, avec celles de l'Etat, nous en sommes fournis par les usines des firmes « Takata » et « Brüner-Kouznetsov ». Mais, bien entendu, c'est insuffisant...

— L'aluminium n'a pas disparu, Votre Excellence, mais toute l'énorme quantité qu'en produit encore la France est transformée par elle dans ses propres usines. Auparavant, le marché français recevait de l'aluminium d'Amérique où l'on dispose de la plus forte quantité de bauxite... Mais les Allemands, avec leurs sous-marins, ont presque totalement interrompu le transit... Pour profiter de l'occasion, je me permettrai, Votre Excellence, de remarquer que la Direction de l'Artillerie est restée par sa propre faute privée d'aluminium. Nous avons des données qui prouvent que le colonel comte Ignatiev avait demandé, dès l'automne dernier, l'autorisation d'acheter de l'aluminium sur le marché français; il sollicitait une réponse d'urgence en avertissant les autorités de la disparition prévue de ce métal; mais, jusqu'à ce jour, il n'a pas reçu de réponse à son télégramme... Et aujourd'hui, j'ai vu sur le télégramme du comte Ignatiev la résolution prise par le général Svidersky : « Mettre un terme aux agissements de ce fou ! »

Le général ne répondit rien et se mit à manger un gâteau en buvant du thé. C'est seulement après quelques minutes de silence qu'il proféra :

— Oui-i-i, nul d'entre nous ne prévoyait que cette guerre durerait si longtemps...

— Mais les Allemands et les Anglais l'avaient deviné, insinua le colonel.

..

Comme Pétrov rendait compte à Riks de l'exécution de sa mission, la vingtième division reçut la visite de son grand chef, le général-major Korchounov, qui était au courant de la démarche dont on avait chargé Pétrov.

Dès l'entrée du général, tous se levèrent, à l'exception des colonels : ceux-ci ne se dressaient qu'au moment où le général s'approchait d'eux. Pétrov se tut. Le général ne daigna serrer que les mains de Riks et de Périélov, puis s'arrêtant devant la table du chef de la division, il posa diverses questions à Pétrov.

Mais Pétrov ne pouvait répondre ; il n'avait pas traité de ces matières à la Douma.

— Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, mon petit-père... Il fallait y penser ! Notre service n'est pas une leçon d'écolier : de telle page à telle page...

Pétrov en était tout raidi.

— Excusez-moi, Votre Excellence... Je ne croyais pas avoir le droit de dépasser mes instructions.

— Allons, ça suffit, ça suffit, dit avec colère le général, et il fit un geste qui marquait son mécontentement.

Il s'entretint avec Riks. Pétrov, furieux, regagna sa table et se mit à fouiller dans ses dossiers. Quand l'officier supérieur fut sorti, Pétrov chuchota à son voisin, Ghinsky :

— C'est toujours comme ça avec eux : quoi qu'on fasse, nous autres, on est coupables... Mais eux... Ils font le diable sait quoi, et c'est toujours bien. Voilà deux mois que j'essaie de leur faire adopter le rapport pour une nouvelle commande de la firme Brüner-Kouznetsov aux Japonais, et ça n'avance pas ! On manque de douilles, et la commande qu'on aurait dû envoyer reste ici... C'est un vrai crime !

— Peut-être qu'il faudrait graisser la patte à quelqu'un, dans la firme ou ailleurs, selon notre cher et vieil usage ? Vous

savez ce qu'on dit : « Une cuiller pas graissée fait mal à la bouche »...

— Et puis, essayez donc de deviner d'avance les questions que peut vous poser un général ! On ne sait jamais ce qu'il a dans la tête ! Ce n'est pourtant pas une opérette ! Vous savez, l'opérette où le pacha qui se met à tousser ordonne à son serviteur de terminer son discours à sa place... Nous sommes en Russie, et en temps de guerre !...

Le capitaine Koliénov revenait du réfectoire. Riks lui demanda :

— N'avez-vous pas vu, là-bas, Pavel Vassiliévitch ?

— Il se trouvait à la bibliothèque, mais il est allé déjeuner.

— Oh ! oh !... dit le colonel, en soupirant. Il y en a pourtant du travail, des rapports que nous attendons d'urgence de Pavel Vassiliévitch ! Mais lui, regardez-moi ça : tantôt il est en retard d'une heure, tantôt il se fait les ongles, ou bien il lit les journaux ; maintenant, le voilà au réfectoire ; tout à l'heure il ira prendre son tour à la coopérative...

Tous regardèrent le bienveillant colonel avec une sympathie marquée : on savait depuis longtemps que son adjoint ne travaillait presque jamais.

..

Ce jour-là, la coopérative, qui se trouvait dans le bâtiment de la Direction, au fond d'un couloir, distribuait aux officiers et aux fonctionnaires des parts de ravitaillement, comprenant vingt livres de sucre, une livre de thé, vingt livres de farine de froment, et même des vins, de ces vins qui avaient disparu du marché... Le colonel Périélov, en sortant du réfectoire, ne manqua pas de se rendre à la coopérative et il ne passa dans son bureau que pour y prendre une petite valise qu'il avait apportée. Le colonel Riks alla présenter ses dossiers au général chef du service, et, dès qu'il fut sorti, tous les autres officiers rejoignirent le colonel Périélov à la distribution.

Le capitaine Koliénov avait pris place dans la file derrière une téléphoniste de haute taille, au buste abondant, qu'il lorgnait depuis longtemps déjà. Après lui avoir fait ses politesses, il jeta un coup d'œil assez audacieux sur sa gorge et son décolleté et lui dit :

tu sais... Et puis Tania doit s'ennuyer, là-bas, à Riazan... C'est pour cela qu'elle m'écrit...

— Mais, on dirait que tu t'es déjà arrangé avec la téléphoniste ?

— Ah ! tu as entendu ? ricana Koliénov.

— J'étais bien forcé, je me trouvais derrière toi.

— Non, tu sais, ce n'est pas la même chose... Celle-ci, bien sûr, a la gorge bien faite, et une poitrine... Mais Tania, ses petits pieds, ses petits petons ! Et les yeux ! Une merveille, tout simplement...

— Mais ça, c'est déjà de la dépravation !

— Dépravation, dépravation ! s'exclama Koliénov, très surpris. Du moment qu'elles me plaisent, je ne vais pas me les refuser... Et à quoi ça servirait-il ? Voilà ce que je ne comprends pas !...

Koliénov resta à dîner à la Direction ; il avait décidé d'aller ensuite acheter du chocolat et des fruits pour se rendre chez la téléphoniste.

Les officiers laissaient d'ordinaire la plus grande partie des produits reçus de la coopérative dans des armoires de leurs bureaux : il aurait été inconvenant, à leur avis, de sortir avec de lourds ballots ; ils emportaient leurs provisions par petits paquets.

La gelée, vers le soir, était plus forte et elle pinçait les oreilles de ceux qui sortaient en foule de la Direction sur la place, en face du Tribunal d'Arrondissement. Les tramways passaient bondés, des gens étaient suspendus sur les marches. Mais les officiers étaient autorisés à monter par la plate-forme d'avant. Cela mettait en colère le public et les wattmen ; les soldats s'exaspéraient aussi, eux qui tremblaient dans leur mince capote sans doublure... Périélov, d'une démarche majestueuse, pénétré de sa dignité, s'approcha de l'arrêt. Il monta sans difficulté dans la première voiture.

— Pour eux, les portes sont toujours ouvertes, partout, dit un soldat à un autre qui n'avait pas pu monter.

— Oui, mais à la guerre ce n'est pas la même chose... Ils sont toujours derrière dans ce cas-là... Et nous, on se fait zigouiller !

— Bon, ça va ! Notre tour viendra, tu verras...

— Quand donc irons-nous au Théâtre Marie ?

— C'est à vous de le savoir, répondit en souriant la téléphoniste. Quand vous aurez des billets...

— Oh ! s'il ne s'agit que de cela, nous pouvons y aller aujourd'hui, demain, quand vous voudrez... Ah ! à propos, vous vivez seule, ou en famille ?

— Hélas ! seule, toute seule !...

— Vous me permettez de vous rendre visite ?

J'en serais très heureuse. Si vous voulez, aujourd'hui même : je passerai toute la soirée à la maison...

Un commis, envoyé par le chef de la division, vint chercher Koliénov et la conversation fut interrompue.



Les commis et expéditionnaires s'étaient rassemblés autour d'un planton venu du ministère de la guerre, pour écouter ce qu'il chuchotait :

— Et c'est partout la même chose : à bas la guerre ! On n'entend que ça... Les ouvriers, naturellement, dès qu'ils ont flairé que les soldats pensaient de cette façon, y sont allés encore plus hardiment : tous dans la rue, qu'ils disent !... Dans les usines, en ce moment, oh ! la-la !...

Il ne restait dans la salle des officiers que Pétrov et Koliénov.

Koliénov donna un coup de téléphone à sa femme pour l'avertir qu'il ne viendrait pas dîner, qu'il irait voir un ami en sortant du bureau, qu'ensuite il devrait assister à une séance de commission et qu'il ne pouvait dire quand il rentrerait... Après cela, il se sentit libre comme le vent, fit claquer ses paumes l'un contre l'autre et se renversa, très satisfait, sur le dossier de son fauteuil.

— Non, tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est que cette fillette, la petite Tania ! Ah ! comme elle danse, la diabolasse, comme elle danse ! Et les jambes, donc, les pieds, ses petits petons ! Bon Dieu, il faut voir comme ils sont tournés !... Seulement, voilà...

— Je t'avoue que ça m'étonne qu'elle soit si naïve... Ne sait-elle pas ce qu'elle risque ?... Et toi-même... Voyons, est-ce que ta femme ne te suffit pas ?

— Eh ! frère, on finit par en avoir soupé... Au risque de trouver pire, on aime mieux changer... Le fruit défendu,

III

La femme de Koliénov, Claudine, était dans son salon où elle brodait, près de la fenêtre, un coussin pour le divan. On n'avait pas besoin de coussin et elle ne brodait que pour tuer le temps, pour s'oublier, ou plus exactement pour s'alléger d'une angoisse qui lui pesait à l'âme. Depuis que son mari ne faisait d'elle pas plus de cas que de n'importe quel objet domestique, la laissant seule tous les soirs, Claudine recourait souvent à ce moyen de distraction : elle brodait et retrouvait parfois, de cette manière, le calme. Elle comprenait parfaitement combien son existence devenait absurde, mais elle accusait de ces chagrins « le sort », ne luttait pas et espérait sans cesse en quelque chose de mieux — en quoi, elle n'aurait pu le dire.

« Que les hommes sont bizarres ! songait-elle. Comme ils changent vite après le mariage ! L'avait-il traitée ainsi « autrefois » ? »

Et ses pensées s'envolaient vers Riazan où elle avait grandi et épousé Koliénov. Les images succédaient aux images dans sa songerie.

Elle était au bal, au club des officiers. Longtemps avant l'ouverture de l'assemblée, on aurait pu croire que le soleil même s'était caché dans la grande maison blanche, dont les fenêtres jetaient sur la rue une éblouissante et solennelle clarté. Voltigeant dans cette lumière d'or tombaient lentement quelques rares flocons de neige. De tous les points de la ville affluaient les invités. Claudine était venue avec une amie.

Elle venait d'atteindre ses seize ans, mais elle semblait plus mûre. Sévèrement ajustée dans son uniforme de lycéenne, en robe couleur chocolat, elle surprenait souvent les regards que les hommes fixaient sur elle et elle éprouvait alors un

étrange sentiment : il y avait quelque chose de grossier, de vulgaire, dans ces attentions, surtout quand un coup d'œil tombait sur la poitrine de la jeune fille, ou sur sa taille serrée ; mais en même temps, cela lui était agréable d'être considérée par les yeux passionnés des hommes. Et c'est pourquoi, sans doute, sa mère ne la laissait jamais aller seule en soirée.

A peine les deux amies étaient-elles entrées dans la grande salle que Claudine respirait comme un air de fête : une étincelante lumière se jouait dans les cristaux du lustre, le parquet luisait... Et que de monde ! quelles parures ! Les couples se suivaient, d'une démarche compassée, tranquille, défilant entre les hautes colonnes blanches, entraînant enfin avec eux Claudine et son amie. Partout, c'étaient des sourires et Claudine souriait aussi. Elle se redressait fièrement, elle ressentait une secrète volupté d'être saine, jeune et belle. Juste à ce moment, elle passait devant un groupe d'officiers et s'aperçut qu'ils l'examinaient. Elle affecta l'indifférence, se tournant vers son amie et bavardant avec elle ; mais elle prêtait l'oreille aux propos des officiers. Elle ne se trompait pas, c'était bien d'elle qu'ils parlaient et elle saisit une phrase fort nettement : « Mais c'est une vraie Melpomène ¹, le diable m'emporte ! » Un tintement musical d'éperons couvrit les derniers mots et flotta derrière elle, remplissant son cœur d'une indicible émotion.

Les sons de l'orchestre éclatèrent et la réjouissance commença... Que tout cela était plaisant et beau ! Quand la musique s'arrêtait un instant, elle semblait continuer dans le cliquetis des éperons, dans le froufrou des soies ; et des moustaches noires, aux tournants, vous entraient dans les yeux... Sans doute parce que les bons yeux de Claudine brillaient comme des cerises mouillées... Ils disaient, ces yeux bruns : « Ah que la vie est belle ! que les hommes sont heureux sur la terre ! ». Et l'on marchait devant elle, et l'on venait à sa rencontre, et tous étaient pareillement gais. Les lycéennes papotaient, c'était un essaim de libellules couleur chocolat, à la taille fine, qui se répandaient dans la salle, parmi les lycéens et les officiers...

— Permettez de vous présenter... dit le lieutenant Sné-sarev, qui venait d'entrer, en arrêtant Claudine et son amie.

1. Sic / Cet officier ne connaissait pas Terpsichore. (N. d. T.)

Le capitaine Koliénov, ajouta-t-il, en tournant les yeux vers son camarade qui s'inclinait légèrement.

Elle vit les yeux bleus du capitaine, son regard hardi mais respectueux, comme voilé par des sourcils noirs et épais; elle tendit la main en souriant, et quelque chose en elle s'émut. Il donna un tour aisé à la conversation et, marchant auprès d'elle, suivit le lieutenant qui conduisait l'amie de Claudine. Celle-ci le dévisageait, elle le trouvait jeune, beau, elle admirait ses noires moustaches et elle entendait à peine l'éloge qu'il faisait de la méthode Muller, d'après laquelle il s'entraînait. Elle avait envie de parler musique, elle essayait de changer le cours de la causerie, mais Koliénov ne se laissait pas faire et lui démontrait qu'il convient d'avoir « une âme saine dans un corps sain ». Elle sentait bien qu'il ne disait pas ce qu'il pensait et que ces éloges s'adressaient plutôt à elle, Claudine, qu'à la méthode Muller...

Et maintenant, Claudine, soupirait et, laissant de côté son coussin, regardait à la fenêtre. Au dehors, ce soir-là comme « alors », de légers flocons de neige tombaient lentement... « Et tout cela s'est passé il n'y a pas si longtemps... Mais comme c'est loin, loin... »

Ainsi, pendant tout le bal, Koliénov était resté auprès d'elle. Ils avaient longuement bavardé, rêvant ensemble aux pays de l'étranger, à l'Italie... Ils se disaient que ce devait être bien agréable de voyager. Et tout ce que vantait Koliénov, tout ce qui suscitait son enthousiasme, apparaissait aux yeux de Claudine comme une chose toute proche : il n'y avait qu'à étendre la main et à prendre...

Après le bal, Claudine et son amie furent accompagnées par Koliénov et Snésarev. Ils prirent deux traîneaux et offrirent à leurs compagnes une promenade... Mais elles n'osèrent pas accepter : elles consentirent seulement à se laisser ramener chez elles. En installant Claudine sur la banquette, Koliénov la saisit d'une main sous le coude et de l'autre près de l'épaule, serrant avec audace la forte rondeur de ce bras de fille.

— Ne vous donnez pas la peine, merci, disait-elle, je peux moi-même...

Koliénov s'assit auprès d'elle, tout contre elle. Dès que les patins firent crisser la neige, il passa le bras derrière la taille de Claudine pour la soutenir. Elle ne se défendit pas : il lui était agréable de se sentir appuyée sur une forte main.

Le cheval filait vite, le gel et la neige cinglaient au visage. Claudine fermait à demi les yeux et distinguait à peine la fuite des lanternes qui éclairaient la grand'rue...

Koliénov se montra plus que serviable : quand le traîneau passait une fondrière ou s'inclinait sur un tournant, il la serrait fortement contre lui, penchant sur elle son visage. Il rapprochait tellement ses moustaches qu'il semblait vouloir l'embrasser. Mais il n'en faisait rien et elle estimait que c'étaient là des attentions habituelles, qu'un cavalier doit à sa dame.

— Vous n'avez pas froid ? disaient les moustaches noires en se rapprochant encore.

— Non, je vous remercie... Je me sens bien. Nous arrivons bientôt chez moi...

En lui disant adieu, le capitaine retint sa main, la pressa et demanda la permission de lui rendre visite.

— Très volontiers, je vous en prie !

Depuis lors, il vint souvent chez la mère de Claudine, et c'est ainsi que leur histoire commença... Il restait fort tard dans la soirée, longtemps après que la mère s'était couchée, il caressait Claudine et elle avait peur de rester seule avec lui, ne sachant comment cela finirait... Et le lendemain, elle l'attendait encore, se réjouissait de le voir... Mais les études, au lycée, devenaient un supplice. Ensuite, elle fut malade d'une péritonite et resta six semaines au lit... Les livres d'école furent naturellement délaissés... En revanche, quel dévoué garde-malade elle eut pour la soigner ! C'était lui qui courait chercher le docteur, en temps voulu, et qui le ramenait tous les jours... Il procurait les médicaments et, souvent, se refusait à dire combien il avait dépensé, sachant bien que Claudine et sa mère n'avaient d'autres ressources qu'une petite pension depuis la mort du père. La mère de Claudine comprenait parfaitement le but des efforts et des prévenances de Koliénov et elle priait Dieu de réaliser ses rêves.

Au printemps, Claudine se rétablit bientôt et, de l'avis de tous, elle était encore plus jolie après sa maladie : ses yeux bruns s'étaient élargis, ils étaient devenus plus profonds et plus pénétrés ; et Koliénov s'y mirait, il s'y plongeait longuement avec délices, éveillant en Claudine des rêves confus, mais doux, et lui inspirant une confiance entière...

Et lorsque les arbres se parèrent de feuilles et que, devant les fenêtres de Claudine, la tonnelle se couvrit d'un

lierre tout neuf, elle était complètement guérie et considérait avec bonheur la floraison des lilas, des acacias et des jeunes herbes. Elle déborda bientôt de santé et de vives couleurs.

Enfin, il se déclara, il prononça les mots tant attendus par la mère et par Claudine elle-même... Mais il ne pouvait l'épouser tout de suite, le service ne le lui permettait pas, il n'avait pas les moyens de verser la caution... La mère de Claudine n'avait pas non plus d'argent disponible. Il fallait donc différer la noce d'une année : Koliénov aurait alors vingt-huit ans, peut-être même serait-il promu capitaine breveté ; en tout cas, il aurait alors le droit de se marier sans verser au Trésor une somme de trois mille roubles...

Maintenant que, le soir et tard dans la nuit, ils restaient ensemble assis sous la tonnelle, il ne se contentait plus d'être caressant et passionné ; il devenait entreprenant. Elle le priait d'attendre jusqu'au mariage, mais il s'en chagrinait et prétendait qu'elle ne l'aimait pas...

— Si tu m'aimais, disait-il, comme je t'aime, tu ne raisonnerais pas tant...

A la fin des fins, il obtint ce qu'il voulait... Et depuis ce soir-là, elle sentit qu'il était pour elle la chair de sa chair, l'unique, l'irremplaçable...

Mais que se passait-il en lui ? Elle ne pouvait le comprendre... En son souvenir se dessinait très nettement, comme tracé au fer rouge pour l'éternité, le visage de Koliénov à cette époque... Il était devenu comme fou : il était parti morose, silencieux, immédiatement après la première union. Oh ! comme il avait été cruel ! Le soir suivant, il se montra également triste et elle tentait de savoir pourquoi...

— Je ne conseillerais pas, répondit-il, aux jeunes filles de se livrer avant le mariage... Elles ne doivent pas se donner, quelles que soient les supplications ! Comment saurais-je si tu me seras fidèle, puisque tu as pu te donner quand je ne suis pas encore ton mari ? C'est donc que tu peux céder au premier venu qui te plaira, quand je t'aurai épousé ?

Ses traits étaient alors méchants et odieux... En se les rappelant aujourd'hui, Claudine se voûta... Une bête, un fauve !... Et ensuite, ensuite, que s'était-il passé ? Il avait osé lui dire cette saleté : « Si tu t'es donnée si facilement, qu'est-ce qui me prouve qu'auparavant tu... » Le cœur de Claudine s'était serré d'effroi, elle s'était enfuie de la tonnelle en sanglotant, en criant :

— Sortez, sortez d'ici !

Il était parti ; et Claudine eut peur de ne plus le revoir... Le surlendemain, il se présenta ; il avait l'air gai ; le docteur avait traité de folies ses soupçons, et tout le monde lui avait parlé de Claudine comme d'une honnête et bonne fille.

Ensuite, ce fut la grossesse, ce fut encore de l'effroi et ce furent des joies ; ils s'épousèrent presque à la veille de l'accouchement... Que de chagrins il restait dans ces souvenirs !

Elle se leva et, haussant les bras, les renversant derrière elle, s'étira.

A ce moment retentit la sonnerie du téléphone et quelques instants après, Katia la bonne, une fille replète, aux yeux gris, en petit tablier blanc, vint annoncer que « Monsieur ne rentrerait pas dîner... Il irait après le service chez le colonel, et de là à une séance... » A quelle séance ? Katia n'avait pas bien compris.

— Maman, regarde un peu !

Le petit Vitia, âgé de cinq ans, accourait vers elle et l'entraîna dans la chambre à coucher où il avait établi, sur le parquet, les rails en cercle de son chemin de fer : le train tournait. Claudine, silencieuse, suivit son fils en lui caressant la nuque ; et elle songeait : « Voilà comment tout cela s'est terminé : par des séances... »

Elle soupira : « Il me croit si bête, il s'imagine que je ne comprends pas ce que sont ces « séances »... Ah, que tout cela est abominable, dégoûtant ! Non, c'est certain, je me suis trompée dans ma vie : dès les premiers jours, j'ai horriblement souffert et cela a continué jusqu'à présent... Quelle joie pourrais-je trouver désormais ? Tous les hommes sont-ils vraiment les mêmes ? Faut-il nécessairement qu'ils trahissent ? Non et non ! Il y en a sans doute quelques-uns d'honnêtes et de fidèles. Ce Pétrov, par exemple... Ce sera certainement un mari fidèle... C'est une âme profonde, il est intelligent et sérieux... Sa femme sera heureuse, elle sera certainement heureuse : il est en somme très gentil... Mais il doit être trop exigeant ; c'est pour cela qu'il ne se presse pas de se marier... Pourquoi vient-il si souvent chez nous ? Est-il l'ami de mon mari ? Qu'y a-t-il de commun entre eux deux ? Il me semble plutôt que c'est lui et moi qui nous comprenons... Il a une manière si pure, si lumineuse, de considérer les gens, la vie... Il est tout tendu vers ce qui est bon, vers les

belles joies... Tandis que mon mari, à ce que je vois, raffole de « séances »... Saleté, saleté ! Comment tout cela finira-t-il ? Il faut partir, il faut !... Ah ! si mon mari ressemblait un peu à Pétrov !... Oui, Pétrov, maintenant, cause surtout avec moi, mais cela ne signifie rien... Non, rien... »

Elle regarda la pendule et passa dans le cabinet :

— Katia, vous pouvez servir...

Après avoir dîné, ce qui fut vite fait, Claudine fit habiller Vitia et l'emmena promener.

— Nous sortons pour une heure, pas plus. Ne t'absente pas...

De jeunes officiers soupaient à la grande table : Koliénov vint se joindre à eux.

— C'est mauvais pour la santé, M. le capitaine, c'est très mauvais de poivrer ses aliments comme ça, dit en souriant un officier de la sixième division qui aimait à plaisanter. Il y eut des sourires parmi les sous-lieutenants.

— Au contraire, c'est très utile, répliqua avec bonhomie Koliénov. C'est très utile avant de... — Lui aussi tourna un visage souriant vers les femmes qui servaient. — Enfin... quand on part en campagne... Je vous recommande ça...

Les officiers s'amusaient fort, et il y avait dans leurs regards un éclat huileux.

Le plaisant capitaine hocha la tête en indiquant les sous-lieutenants :

— Eux, dit-il, ils n'ont pas besoin de ça...

Tous riaient et se remuaient sur leurs chaises.

Koliénov couvrit de poivre ses boulettes de viande. Ensuite, en prenant son thé, il demanda deux gâteaux.

Il imaginait fort agréablement la gorge de la téléphoniste et la poitrine qu'elle pouvait avoir ; il lui semblait déjà qu'il y touchait... Il se donna un air insouciant pour sortir, il marchait crânement... Mais, tout à coup, un doute le saisit, son visage devint soucieux : « Si elle est tellement accessible, pensa-t-il, il faut... prendre ses précautions... Ce serait une sale affaire de passer ça à ma femme... »

Il lui sembla d'ailleurs qu'il était encore trop tôt pour aller au rendez-vous et il eut envie de faire plaisir à Claudine, de se montrer à elle, de lui prouver qu'il était un bon

mari, toujours disposé à passer auprès d'elle les quelques minutes de liberté dont il disposait... Il dirait qu'il s'était sauvé de chez son ami et qu'il voulait profiter au moins d'une petite heure avant la séance... « Ça la touchera, se disait-il ; en somme, il lui en faut si peu pour être heureuse... »

Quand il trompait sa femme, Koliénov pensait bien parfois que c'était mal ; mais il ne voulait pas combattre son penchant, la passion qui l'emportait sans cesse vers d'autres créatures ; il se croyait incapable d'y renoncer ; et quand il mentait, chez lui, c'était pour lui « un pieux mensonge ». « C'est vrai que Claudine est honnête, fidèle ; c'est une épouse modèle et elle veut avoir un mari qui lui ressemble... C'est son bonheur... Pourquoi l'en priverais-je ? Pourquoi détruire ses illusions ? Il suffit qu'elle croie que je ne la trahirai jamais avec aucune femme... Ça ne lui fait pas de mal, et il n'y a rien de mauvais à ce que je cherche mon plaisir où je le trouve... »

Il prit le tramway pour aller chez lui. Le public dans la voiture paraissait préoccupé. On conversait à voix basse dans les coins. Il tendit l'oreille. Ces gens-là s'intéressaient à des fadaïses... Des ouvriers, des égarés sans doute, s'étaient mis en grève, disait-on, quelque part dans les usines... Et dans les yeux de ceux qui racontaient ces choses, dansait une petite flamme voilée qui ne demandait qu'à jaillir plus claire...

Koliénov distinguait bien cette lueur, mais il n'en comprenait pas la signification. Son estomac faisait une excellente digestion, il s'était assis bien à son aise et, béatement, il songeait à l'heureuse existence qu'il s'était assurée.

« En quoi la vie peut-elle être bonne ? Avant tout, il faut avoir un foyer où l'on se trouve bien. Une femme belle, aimante, fidèle, dévouée, comme Claudine... De toute sa vie, elle n'a connu que moi... » Il se rappela les premiers jours de leur union et sa jalousie d'alors... Il avait été bien fou... Il était absurde de douter de l'innocence de Claudine... En revanche, comme il s'était senti heureux dans la suite ! Surtout les six premiers mois... c'était charmant... Elle avait un corps jeune, souple... Ses yeux bruns s'illuminaient de joie... et de soumission... Et lui avait eu le temps de se calmer un peu, de s'assouvir... Il estimait qu'ils avaient raison, ceux qui affirmaient qu'avant le mariage on doit posséder des femmes tant et plus... Aussi se pardonnait-il tout ce

que d'autres appellent de la débauche, et qu'il eût été impossible d'avouer à sa femme...

Il en fut ainsi jusqu'au sixième mois de la grossesse de Claudine, mais alors, la passion s'étant apaisée, Koliénov sentit qu'à connaître beaucoup de femmes on ne s'affranchissait pas du désir d'en avoir d'autres, qu'au contraire c'était un besoin qui se développait... Bien plus, il lui sembla qu'il se serait contenté de Claudine et du bonheur conjugal s'il n'avait pas connu d'autres femmes avant elle. Reconnaisant alors qu'il n'était pas fait pour s'en tenir aux seules joies du foyer, il cessa de s'interdire des relations au dehors.

« Oui, mais si Claudine allait prendre « un ami de la maison » ? Cette idée lui fit l'effet d'une brûlure. Et sans savoir pourquoi, il se souvint aussitôt de Pétrov. Il se sentit rougir. De quelle façon Claudine regardait ce Pétrov, quand celui-ci venait les voir ! Elle avait de ces regards prolongés que Koliénov jugea soudain inadmissibles. Et puis, dans la causerie elle se prêtait à des idées libérales qui offusquaient Koliénov, elle parlait avec Pétrov de l'émancipation des femmes, elle parlait de la guerre... Elle disait de son mari, en plaisantant, qu'il était un « esclavagiste ». Koliénov eût voulu anéantir en elle toute volonté, sinon l'asservir tout à fait ; ses conceptions à lui devaient suffire à former les sentiments de sa femme... Aussi éprouvait-il toujours du désagrément quand il la voyait manifester sa volonté, et quand elle parlait de l'indépendance des femmes : de ce côté-là s'ouvrait une possibilité de trahison de la part de Claudine... Et quand elle s'entretenait avec Pétrov, Koliénov la poussait à découvrir sa pensée. Il avait une envie folle de pénétrer cette âme, d'en connaître les moindres mouvements. Dissimulant sa jalousie, il comptait surprendre à l'improviste un de ces regards qu'elle adressait à Pétrov, et en deviner le sens... Jusqu'à ce jour, il n'avait rien remarqué de suspect ni de blâmable... Pourtant, il tâcha d'imaginer quelque moyen d'éloigner Pétrov, d'une façon aussi délicate que possible, de faire en sorte que, peu à peu, Pétrov cessât de fréquenter chez eux...

A ce moment monta dans le tramway une jeune fille qui ressemblait beaucoup à l'amazone que le capitaine avait récemment emmenée d'un bal-mascarade à l'hôtel... Cela rompit le cours de ses pensées... Il examina la jeune fille.
« A-t-elle les jambes aussi bien faites que l'autre ? Elles

étaient jolies, les jambes de la petite amazone, et c'est bien pour cela qu'elle les montrait en maillot, au bal... »

Mais en arrivant devant sa maison, il se souvint de Claudine : « Elle est là-haut, elle est chez nous, la chère femme... »

Quand il pressa le bouton de sonnette, il s'attendait à voir, dans le vestibule, Claudine venant à sa rencontre. Ce fut Katia, la petite bonne replète et propre, aux yeux gris, qui vint ouvrir.

— Madame est à la maison ? demanda-t-il, en se débarrassant de sa capote.

— Madame est partie se promener avec Vitia.

— Depuis longtemps ? dit-il, dévisageant Katia comme un chat guigne du lard.

— Non, à l'instant, dit-elle en baissant les yeux.

— Toi, tu me plais, Katioucha, dit-il en lui caressant les épaules. Elle s'écarta, mais Koliénov, brusquement, la serra contre lui.

— Qu'est-ce que vous faites, barine¹ !... s'écria-t-elle en tâchant de lui échapper. Mais il lui mettait des baisers sur les joues et les lèvres.

— Ah ! qu'est-ce que vous...

Mais il l'enleva, l'emporta, la jeta sur une ottomane, Katia le suppliait de la lâcher, mais il semblait ne rien entendre et chuchotait seulement :

— Ce n'est rien, ce n'est rien...

Katia gémit, mais son cri n'éveilla aucune pitié en Koliénov, cela aiguïsa au contraire, comme toujours son plaisir...

Maintenant il était heureux, satisfait comme un coq par une belle journée de printemps ; il ressortit, bombant la poitrine, respirant avec délices l'air frais.

« C'est bon, la vie ! »

Sur la Grande Perspective, il entra dans un magasin, acheta du cognac, une boîte de chocolat et des poires pour la téléphoniste.

Claudine ne sut rien de la visite faite ce soir-là par son mari, elle ne savait rien, d'ailleurs, de ses autres infidélités.

1. Barine, monsieur, maître, patron. (N. d. T.)

Elle sentait bien seulement qu'elle était trahie. Mais quand la débauche fut dans sa maison, elle s'en aperçut aussitôt : peu expérimentée, Katia gardait trop attentivement son secret et attira les soupçons de Claudine. Dans ces cas-là, soupçonner c'est déjà savoir. Quelques jours après, Katia fut mise à la porte et remplacée par une bonne âgée et laide. Claudine expliqua qu'elle avait renvoyé Katia pour désobéissance.

— A la bonne heure, pas de cérémonie avec ces gens-là ! C'est comme ça qu'il faut les traiter ! Seulement, pourquoi nous as-tu ramené une pareille guenon ?...

Le jour même du départ de Katia, Koliénov avait reçu, à son bureau de la Direction, une lettre de Tania. Elle écrivait :

Une angoisse sans fond, sans limite, m'étreint !... J'en ai assez de tout ce monde maussade, éternellement livré à la peur du lendemain, abruti d'ennui, qui raffole de cancans et de sottes curiosités bourgeoises. Rien qui vous prenne, rien de beau !... Abandonnée à mon ennui et au désespoir, je me demande quand la fortune me sourira enfin, quand se réalisera ce beau rêve de voir une grande ville bruyante, de connaître les arts, de connaître les gens !

J'ai follement envie de voir la capitale, mais j'ai peur, j'ai peur qu'elle ne me prenne tout entière, qu'elle ne m'enivre, qu'elle ne me fasse tourner la tête... Et puis, que d'obstacles à surmonter, quelle patience il me faudra !...

L'orchestre joue en ce moment une valse, une belle valse, tantôt brûlante et poignante, tantôt anxieuse et désespérée... Cette valse inconnue m'emporte dans un monde de légendes et de songeries... Des images imprécises, confuses, passent devant moi comme le rêve... Et il me semble que moi-même, je suis une petite fée, que je me mêle à cette farandole et que je vis de sons, tantôt clairs et enivrants, tantôt indéciblement tristes... Ah ! cette valse ! A travers elle, mon âme pleure en sa folle recherche du « prince charmant », à la recherche de tout ce qui est élégant, beau, lumineux et tendre...

La foi est encore en moi, je saurai conquérir une minute d'ardent bonheur. J'ai follement envie du bonheur, je le cherche, il sera mien, j'y crois !... Il m'emportera pour un instant dans un royaume de beauté merveilleuse, non terrestre... Pour conquérir ce bonheur-là, cela vaut la peine de vivre et de souffrir. N'est-il pas vrai ? Qui d'entre nous n'a soif de bonheur ? Tous, tous, veulent être heureux ! Mais certains désirent un bonheur prolongé et de tout repos, ce sont de mesquins bourgeois ; et d'autres veulent brûler d'ardeur en quelques jours... Le bonheur et l'amour ne sont qu'une seule chose, n'est-ce

pas ? Et moi, j'aimerais, ardemment, follement, irrésistiblement, de toutes les forces de mon âme, de chaque nerf, de chaque atome de mon être...

Voilà, vous avez voulu savoir de quoi et comment je vis... Sachez-le donc, aujourd'hui comme autrefois, je vis dans un monde à moi, qui n'est accessible à personne et où règne sans partage la soif de la beauté, de l'amour et du bonheur, ne serait-ce que pour une seconde.

Tania.

« Pour une seconde, ça, c'est bien ! Mais pourquoi n'écrit-elle pas quand elle viendra ? ». Et il se mit en devoir de répondre.

IV

La maison commune des soldats employés à la Direction principale de l'Artillerie se trouvait dans une aile du bâtiment de la caserne du régiment de Volhynie... Les bruits qui couraient de troubles dans les usines et de mesures prises contre les ouvriers pénétrèrent dans cette maison; on disait aussi que les soldats partageaient de plus en plus l'état d'esprit des ouvriers, et que plusieurs régiments, en cas d'insurrection, seraient bien capables de refuser leur appui au gouvernement.

— Surtout et en particulier qu'on ne peut pas compter sur nos « Volhyniens », remarqua Skorodoumov. Aujourd'hui même, que j'ai entendu un sous-off' de chez eux, Kirpitchnikov, j'en étais éberlué des mots qu'il lançait!

Oui, pour le cas qu'il y aurait quelque chose, Skorodoumov, ton compte est bon...

— Oui, ils te l'étriperont même avant Kolganov...

— Pourquoi ça?

— Eh bien ! il paiera pour les autres, ça se comprend ! Il a fait son beurre...

Gavrioukhine se leva, jeta un regard sur les couchettes, dans toutes les directions de l'immense chambrée... Dans des coins, les commis s'étaient rassemblés par petits groupes et, de là, portaient les mots de « grève », « Douma », « soldats »...

— Et notez bien, c'est partout comme ici, dit-il en baissant la voix.

Cinq expéditionnaires se rapprochèrent de lui.

— Il n'y a pas longtemps, j'ai vu mon frère, qui est à Cronstadt... Chez eux, à ce qu'il m'a dit, oh, alors!... On n'est pas content, vous savez, chez eux ! Mon frère dit que

c'est comme une poudrière, ça n'attend que le moment de sauter!... Suffirait d'une allumette!...

— Mais nos « Volhyniens »...

— Oui, il se passera quelque chose, rappelez-vous bien ce que je vous dis!

— Oh! nous, on n'a pas besoin d'avoir peur...

— Bien sûr! nous, on est des frères...

— Des frères, ça va de soi... Seulement, on mange tout de même du pain blanc et on est proprement habillés...

— C'est juste... On peut aussi en prendre pour son compte, ici. Y a pas longtemps, je montais l'escalier et, derrière moi, y avait un soldat qui disait : « Peuh ! en voilà encore des embusqués... »

— En ce moment, les soldats, ils s'arrangent pour ne parler qu'entre eux, et plutôt à voix basse...

— Oui, ça va faire une belle bouillie; si seulement les soldats...

— Qui vivra verra... Pas la peine de chercher à deviner! déclara un blondin grassouillet, un Allemand des provinces baltiques, en frisant sa moustache. Allons plutôt trouver les fillettes...

Nul ne lui répondit. On voyait bien que le petit Allemand était incapable de partager le sentiment des autres. Il se dirigea vers sa couchette, tira de sa poche un miroir et se peigna.

Le réveil vibra longuement et Anna sauta à bas du lit: il était déjà deux heures du matin. Il fallait courir bien vite à la boulangerie pour prendre place le plus près possible de la porte. La sonnerie du réveil blessait le tympan, tant elle était éclatante dans le silence de la nuit, entre les murs de cette chambre de sous-sol; elle pouvait réveiller les enfants et le mari; Anna cacha la pendulette sous son oreiller; sourdement, comme noyé, le réveil y égrena sa musique jusqu'au bout.

Anna tourna le commutateur et s'habilla en hâte. Elle recouvrit de hardes qui avaient glissé son garçonnet et sa fillette et jeta un coup d'œil sur le lit où dormait son mari. Il remua et se mit à tousser. Il toussa longuement et douloureusement, et dit ensuite d'une voix creuse :

— Eh !... quoi... c'est toi ?... Tu pars ?

- Il faut bien ! sans ça, on va encore manquer de pain.
 Il soupira profondément :
 — Oh ! et quelle heure est-il ?
 — Plus de deux heures. Tu fermeras sur moi.
 Elle prit son cabas et sortit dans le couloir ; elle entendit encore :
 — Oh-oh-oh !...
 Le mari soupirait et recommençait à tousser.

Dans la rue, tout était sombre et calme. Au carrefour seulement, vers lequel elle se dirigea, il y avait un brasero ; là, sur la neige durcie, un sergent de ville faisait grincer ses bottes de feutre, à semelles de cuir, et un gardien de maison, enveloppé dans son touloupe, faisait claquer ses gros gants. Sous les pieds d'Anna, la neige crissait. De là, elle s'enfonça dans une sombre ruelle où le silence était encore plus profond ; il n'était rompu que par les pas d'Anna, et elle en avait comme un scrupule, il lui semblait qu'elle devait aller plus doucement et faire moins de bruit. Peut-être n'avait-elle pas envie d'attirer l'attention de gens assoupis près des portes cochères ; peut-être voulait-elle écouter, savoir si elle ne rencontrerait personne pour l'accompagner ; mais le crissement de la neige l'agaçait ; elle s'arrêta et tendit l'oreille. Le calme était absolu. Elle en éprouva comme une crainte mêlée de joie. Au nord, sur le gris profond du ciel, une étoile jouait de ses rayons. Anna respira l'air frais à pleine poitrine et oublia un instant où elle allait... Mais se rappelant qu'elle aurait à attendre longtemps, longtemps, dans la rue, devant la boulangerie, elle gagna rapidement, presque à la course, l'extrémité de la ruelle.

La boulangerie se trouvait dans une rue mieux éclairée, aussitôt après le coin. Anna fut la cinquième à se mettre en file. Tout contre la porte, la première de la « queue » était assise sur une chaufferette ; elle s'y trouvait depuis onze heures du soir ; derrière elle, sur un tabouret, une femme qui était arrivée à minuit. Leurs visages, comme ceux des deux suivantes qui s'accotaient à un tuyau de gouttière, étaient emmitoufflés dans de grands châles.

— Eh bien ! ça va nous faire de la compagnie, on sera plus gaies, dit une d'elles en voyant Anna s'approcher.

— Oui, maintenant, le monde va commencer à venir, et vite...

- C'est à partir de trois heures que ça commence à rappliquer...
 — Même, quand on ne commence qu'à trois heures, ça n'est pas gai !
 — Je vous crois.
 — Enfin, on s'y fait, dit placidement la bonne femme à la chaufferette ; on s'habitue à tout...
 — Toi, c'est sûr que tu te trouves à ton aise... Mais nous autres, va donc te réchauffer ! dit une jeune femme en poussant de l'épaule sa voisine.
 — Oui, on serait fameusement mieux, chez soi, sur le poêle¹.
 — Ah-ah ! on a un moujik, maintenant avec soi... Alors, ça va, on est au complet.
 — Eh bien quoi, y a que des femmes ici ?
 — Oui, on est cinq femmes pour un seul.
 — Tiens, tiens, c'est-il que je serais un genre de Mahomet...
 — Oh ! oh ! il n'en a pas besoin de tant... Ça se pourrait bien que, faute de manger à son appétit, il ne saurait pas s'en tirer avec une seule...
 Deux des plus jeunes femmes se mirent à rire.
 — A présent, les femmes aussi ne sont plus costaudes, dit celle qui se chauffait. Pas vrai ?
 — Ça, c'est sûr, répondit l'homme. En voilà des temps !... Point de pain, hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
 — Et pour le sucre, la viande, le beurre, pas la peine d'en parler.
 — A ce qu'on dit, c'est les chemins de fer qui sont détraqués... Ils n'amènent plus rien, les chemins de fer... Mais du blé, il y en a, quelque part, on ne sait pas où...
 — Ce n'est pas les chemins de fer, c'est les gens qui sont fautifs, dit Anna.
 Il y eut un silence.
 — Bien sûr, les gens, dit l'homme. Pour commencer, ils ont envoyé au front les soldats ; ces fils de chiens les ont fait partir sans fusils ; et maintenant, ils viennent nous dire qu'il n'y a pas de pain non plus là-bas, au front...

1. Les poêles russes sont des constructions de briques, assez élevées et fort larges ; les gens du peuple couchent d'ordinaire en haut de ces poêles, sous le plafond. (N. d. T.)

— Et le pain, où qu'il est, ici? répliqua une des comères.

— Ici, on pourrait encore tenir, même sans pain, si seulement on ne savait pas qu'ils crèvent tous, là-bas, comme des mouches... Et alors, ça fait trop: là-bas et ici... Moi, je sais ce qu'il en est, là-bas... On devrait les y envoyer, eux autres!...

— Oh! les messieurs, on ne pourrait pas les faire partir... Ils trouvent toujours moyen de rester derrière...

— M'est avis, chez les propriétaires, les greniers craquent tant ils sont pleins... Et nous ici, avec les enfants, on n'a rien à bouffer, dit Anna. Et le gouvernement qui se tait. Est-ce qu'il ne pourrait pas prendre tout le blé en réquisition et le distribuer, comme chez les Allemands, au moyen de cartes?

— Mais qu'est-ce qu'on a chez nous, comme gouvernement? dit la deuxième femme de la rangée. C'est pas un gouvernement, ça!... C'est Grichka Raspoutine qui les tient tous...

— Et ici, on poireaute, on gèle...

— Ils ne peuvent pas réquisitionner chez les propriétaires: ils sont des propriétaires eux-mêmes, dit Anna.

— Et l'Autre, un drôle de corps, le tsar, ça se voit. C'est comme si ça ne l'intéressait point, remarqua l'homme.

— Tiens, encore un moujik qui arrive!

— Ah! bien, maintenant, on va pouvoir danser en rond.

— Dites, s'il vous plaît, quelle heure qu'il est? demanda la femme à la chaufferette, s'adressant au nouveau venu.

— Quatre heures et demie.

— Oh! oh! on a encore le temps de grelotter.

— En voilà encore un!

— Vous voyez, ça rapplique!

— Je vous avais bien dit qu'on les verrait venir à partir de trois heures.

— Vous n'êtes pas renseigné? On distribuera aujourd'hui, à cette boulangerie?

— Bien sûr qu'on distribuera... On a distribué hier...

— Oui, mais comme on ne distribuait pas partout..., on ne sait jamais, diable...

— Maintenant, à ce qu'on assure, la Douma d'Empire veut faire quelque chose, déclara un de ceux qui venaient de s'approcher.

— Oh! la Douma! Vous pouvez toujours courir! Autant traire un bouc!

— C'est juste!

— Et Milioukov, et Maklakov, vous avez vu leurs discours? Si c'était envoyé!

— Et vous croyez qu'ils sont pour le peuple, ces gens-là? Ils ont peur pour eux-mêmes, et ils veulent protéger le tsar...

— De quoi qu'elle s'occupait, la Douma, jusqu'à ce jour? Pourquoi qu'elle se taisait?

— Eh! ils peuvent bien dire ce qu'ils veulent, à la Douma... On ne les écoute pas... Tenez, on vient de mettre au ministère un certain Protopopov... Il paraît que c'est un imbécile, mais Grichka l'a pourtant fait ministre...

— Vous m'en direz tant! Avec les ministres, on joue comme à saute-mouton...

— Gouvernés comme ça, c'est clair qu'on finira par crever tous de faim...

— On prétend que maintenant on va donner une Constitution...

— Oui, pour la frime... Dans le genre des libertés de 1905... On l'a eue, la Constitution, avec les verges...

— Oh! oui! mais maintenant, si...

— A présent, ça serait une autre affaire...

D'autres personnes s'approchaient, la queue s'allongeait rapidement. Quand, à l'Orient, le ciel blanchit confusément, la file, le long du mur, se repliait déjà par la ruelle voisine. Anna grelottait, faisait quelques pas, tâchant de se réchauffer, et, de temps à autre, soutenait la conversation.

— Ils s'en fichent pas mal, eux autres... Ils sont au chaud... Ils pioncent en ce moment, dans le duvet; et ils ont du pain, pas de l'ordinaire, du bon pain blanc... Tandis que les ouvriers, leurs femmes et leurs enfants, est-ce que ça compte? Ils peuvent bien geler et crever de faim...

Il commençait à faire clair, mais la boulangerie ne s'ouvrait pas. Le public commença à s'inquiéter.

— Qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi qu'on n'ouvre pas?

— C'est-il qu'il n'y aura pas de distribution?

— Allons donc ! on l'aurait annoncé. Est-ce qu'on fait poser les gens comme ça ?

— Peuh ! On n'a pas besoin de nous !

Un homme s'approcha du magasin et fixa un papier sur la porte au moyen de punaises. Tous se jetèrent vers lui, il fut entouré.

— Qu'est-ce que c'est ? Quoi ?

— Lisez tout haut !

— On n'entend pas, lisez plus fort !

— Silence, écoutez !

— Il n'y aura pas de distribution de pain aujourd'hui, par suite du manque de farine...

Alors, tous beuglèrent :

— C'est dégoûtant !

— Pourquoi ne l'a-t-on pas dit plus tôt ?

— A présent, où peut-on aller faire la queue ?

L'homme au papier essayait de se justifier, déclarant qu'on lui avait refusé la farine à la dernière minute, qu'il n'y pouvait rien... On ne l'entendait pas... L'immense foule hurlait, elle était prête à le déchirer et à démolir sa boutique.

— Lui, regardez-le donc, il n'a pas l'air de s'en faire ! Gros et gras comme ça !

— Pas la peine de tant causer ! Tapez dessus !

— Assommez-le !

— Buveur de sang !

Certains étaient partis à la course vers d'autres boulangeries, pour essayer de prendre place au bout de la queue. D'autres continuaient à manifester avec violence.

— Donne ce que tu as dans ta boulangerie ! Tu ne voudrais pas qu'on soit restés là toute la nuit pour rien !

— Ouvre !

— Il n'y a rien à l'intérieur, camarades !

— On ne te croit pas ! Bande de filous !

— Ouvre !

— Brisez la porte !

— Tapez dessus !

Une des vitres de la boutique tinta et tomba avec fracas, des bras se hérissaient sur la foule. Le sergent de ville du coin accourut, appelant ses collègues à la rescousse à coups de sifflet.

Anna sentait tout bouillonner en elle et, serrée parmi les autres, elle criait et frappait les carreaux à coups de poing.

Ses yeux bleus, ses yeux clairs s'étaient emplis de sombre colère, elle ne s'apercevait pas qu'elle s'était coupée, elle ne voyait pas le sang qui coulait de ses mains, elle ne pensait pas à la douleur ; son regard ne voyait, à travers les débris de vitre, qu'un énorme pain qui se trouvait à l'intérieur, sur le plancher.

..

Voronine arriva à Piter le soir. Dans la gare et aux abords, le public s'affairait. Mais la place était déserte et calme : les tramways ne marchaient pas. Pour gagner Lesnoïé, où vivait Kouznetsov, Voronine devait faire environ huit kilomètres. Il partit, il marchait et songeait : « Où vais-je ? Chez qui ? »

Le gel lui piquait les joues comme une brosse, lui pinçait le nez et les oreilles.

En passant devant le lourd monument élevé à Alexandre III, il considéra le pesant cavalier de bronze et se rappela l'idée qu'il s'était faite autrefois du tsar, quand il était gosse, à l'école d'Ekatérininskoié : un tableau mural représentait « le pacificateur » haranguant les anciens d'un village : « Je suis heureux de vous voir une de fois de plus... » Qu'il était bête alors, le petit Vannka !

Mais ce qu'on avait raconté des troubles de la capitale, était-ce donc de faux bruits ? Tout était tranquille, et le public moins nombreux qu'à l'ordinaire. Il y avait tout de même une grève, puisque les tramways ne marchaient pas...

Bientôt les bottes de Voronine furent glacées, et la neige commença à crisser sous elles. Sa capote, n'étant pas doublée, ne pouvait lui tenir chaud. Il se frottait les oreilles, le nez ; son col, quoique relevé, ne lui couvrait pas suffisamment le cou. Grand et maigre comme un brancard, il filait rapidement de rue en rue.

La lune avait gagné le haut du ciel et, de là, considérait tristement Voronine : elle avait l'air d'une femme blême, aux yeux battus. Dans l'infini des espaces s'étaient amoncelés et immobilisés, comme des pavés, des blocs de blancs nuages. Sur la neige scintillaient de froids diamants. La clarté lunaire rappelait à Voronine du lait écrémé, le village natal, l'enfance, minuit du 31 décembre, quand Vannka n'avait que douze ans et se précipitait sur le perron pour avoir une révélation de l'avenir... Voronine sourit au gamin qu'il avait été et qui

voulait alors savoir, d'après les aboiements des chiens, si Nioucha serait sa femme. Comme il était drôle et naïf, le petit Vannka ! Et que d'espoirs brûlaient en lui ! Il rêvait de parcourir toute la terre et de voir les océans... Mais quand il devint le grand Ivan, il passa de prison en prison, il traîna dans ces cachots d'où l'on n'aperçoit qu'un petit coin du ciel...

Il gelait de plus en plus fort et il devenait difficile d'atteindre Lesnoïé dans ces conditions. Voronine se décida à passer la nuit dans un logement qui servait de refuge habituel aux conspirateurs révolutionnaires et où il avait été reçu plusieurs fois. Par malheur, il y trouva de nouveaux locataires. Cependant, l'ancienne intermédiaire, une vieille femme, était restée. Elle gîtait dans un tout petit réduit, près de la porte. Elle vint dans le couloir, elle eut bien de la peine à reconnaître Voronine. Elle lui apprit l'arrestation de divers camarades et lui donna l'adresse du nouveau refuge.

Au coin de la rue, des gens en pelisse avaient allumé un bûcher et s'y chauffaient, en faisant claquer l'un contre l'autre leurs gros gants ; un gardien allait et venait, méditatif, le col relevé.

Arrivant au nouveau refuge, Voronine se rappela l'ancien mot de passe. Mais avait-on encore besoin d'un mot de passe ? Et quels étaient les gens chez qui il allait s'abriter ?

Il entra dans une cour. Une porte à gauche, quelques degrés à descendre, tout était bien comme la vieille intermédiaire le lui avait décrit. Ensuite, à sa droite, un long couloir sombre.

Il entra et s'arrêta devant une porte.

— Entrez donc, camarade, dit une femme émaciée de haute taille, qui se leva de table pour l'introduire dans la petite chambre.

— Je vous remercie, j'ai eu du mal à vous trouver dans ce sous-sol.

La femme releva au-dessus de la table la lampe électrique à contrepoids.

« Qui donc me rappelle-t-elle ? » songeait Voronine en examinant les yeux bleus de l'hôtesse.

Il y avait à table un petit garçon et une petite fille, âgés de sept à huit ans, qui dévisageaient le nouveau venu. Derrière un paravent gris sombre, assez déchiré, une couchette gringa, un homme se mit à tousser.

Cela sentait les choux, l'oignon frit et la moisissure.

— Oui, il fait noir presque toujours dans nos corridors ; même pendant le jour, il arrive qu'on ne nous trouve pas, disait la femme en ramassant sur la table des hardes d'indienne rapiécées.

— J'ai marché à tâtons, le long du mur... On m'avait dit : tout au bout... J'ai marché... Mais le mur est glacé et tout sale... Je n'ose pas vous donner la main...

Elle le regarda et dit amicalement :

— Voilà la toilette, lavez-vous.

— Bon, dit Voronine et, faisant un pas vers la toilette, il faillit heurter de la tête le plafond voûté. Il se demandait toujours quelle était cette femme : « Qui me rappelle-t-elle ? » Et il se nomma.

— Ah ! Voronine... Il y a longtemps que nous entendons parler de vous... Vous avez « travaillé » dans le quartier de Vyborg ? Voici une serviette.

Il constata que le papier roussâtre qui couvrait les murs se décollait par places et se boursoufflait de grosses cloques. L'éclairage venait de soupiraux qui s'ouvraient en longueur, juste sous le plafond ; dans la journée on devait apercevoir par les carreaux les chaussures des passants ; les châssis n'avaient pas l'air d'avoir été faits ainsi, mais bien d'avoir cédé, écrasés sous les sept étages de la maison. Voronine eut la sensation de toute la masse de pierre entassée sur cette voûte qu'il touchait presque de la tête, il se trouva là-dessous comme étouffé, pris d'angoisse ; on était en cet endroit plus exposé que dans les prisons où il avait passé une dizaine d'années ; les voûtes des cachots étaient solidement maçonnées, l'Etat les avait bâties pour des siècles, tandis que celles-ci...

— Ah ! c'est une jolie maison qu'ils ont montée là, les canailles ! dit-il en s'essuyant les mains, et son regard faisait encore une fois le tour des murs.

— Il n'y a pas longtemps, on a tout de même installé des gouttières... On a eu pitié de nous, dit la femme.

Elle sourit et avança, près de la table, un tabouret. Voronine s'assit et plongea un regard attentif dans les yeux bleus, ternis, de son hôtesse.

— Ils se moquent pas mal de nous, dit l'homme que dissimulait le paravent. Les gouttières, ils les ont mises pour ménager les murs. Quant à nous autres...

Voronine aperçut une main qui tombait en un geste de mépris ; la couchette grinça ; l'homme toussait.

Toute bonté s'effaça des traits de Voronine :

— On devrait les coller ici, ces gens-là ! Et leurs architectes avec eux... Bande de coquins ! C'est ainsi qu'ils savent loger les gens !...

Puis s'adressant au malade :

— Mais vous, camarade, vous ne pouvez rester couché ici...

— Bien sûr, répliqua la femme. Je le conduirai demain à l'hôpital... Au début, nous pensions que ça ne durerait pas, son mal... La caisse de secours a promis...

« Non, décidément, songeait Voronine, je ne la connais pas... Les enfants sont bien maigres, et pâlots... Il faudrait aussi les emmener... »

Le garçonnet et la fillette ne s'intéressaient déjà plus à Voronine ; ils construisaient une maison à plusieurs étages, avec des boîtes d'allumettes et des boîtes de cirage.

La misère et l'exiguïté de cet intérieur étaient telles que Voronine perdit toute envie d'avouer pourquoi il était venu. Pouvait-il s'imposer à cette famille, augmenter la gêne ? Pour rien au monde il ne passerait la nuit chez eux.

— Et quoi de neuf, camarade ? demanda le malade.

— J'arrive du front, je cherche les nôtres. Je ne sais pas encore ce qui se passe ici.

— On dirait, observa la femme, qu'on est en train de cuisiner une bouillie qui promet. Les ministres font à tout moment des remontrances à la Douma, ils exigent le complet apaisement du pays... Ils promettent des réformes, en retour...

— Les charognes ! fit la voix creuse, derrière le paravent.

— Mais ça n'a pas du tout l'air de se calmer, pas du tout... Ils peuvent attendre et courir... Hier, la nuit, à la queue, devant la boulangerie, qu'est-ce qu'on ne disait pas ! Et sur le tsar, et sur les bourgeois... Et quand on a su qu'il n'y aurait pas de distribution, nous avons démoli la boutique !

— C'est comme ça qu'il faut y faire ! Plus ça va mal, mieux ça vaut : on arrivera bien à en voir le bout, fit encore la voix creuse.

— Vous avez raison, camarade, s'écria Voronine avec entrain. Il est un peu temps de procéder à l'échange des appartements... Donnez-vous donc, messieurs-dames, la peine de

descendre... C'est notre tour de monter... Nous nous valons, n'en doutez pas. Nous aussi, nous avons le droit de respirer au grand jour...

Le visage gracieux, mais livide et verdâtre, de la femme s'éclaira d'espoir ; ses yeux bleus eurent un nouvel air de jeunesse et ravivèrent en Voronine un confus souvenir. « Mais qui est-elle donc ?... » Peut-être aurait-il trouvé dans sa mémoire si ce regard n'avait été si terni.

— Et vous êtes d'ici ? demanda l'hôtesse.

— J'ai passé à Piter les sept dernières années qui ont suivi mon départ de Vilna... Mais surtout dans les prisons... A peine sorti, vous savez, on me reprenait... Du dedans au dehors, du dehors... re-dedans...

— Alors, vous êtes de Vilna ?

— Non, je n'y ai vécu que deux ans. Je suis né dans le gouvernement de Toula.

— Je connais le pays. J'ai habité un village de là-bas... Mais c'était il y a longtemps, longtemps !

Les enfants qui bourdonnaient d'abord entonnèrent tout à coup, à voix bruyantes et discordantes, la chanson :

Lourde est la scie et pesant le marteau...

— Taisez-vous donc, petits, s'écria la mère. Attendez...

— Voilà longtemps aussi que je n'ai vu mon village...

— Et vous n'avez pas le mal du pays ? Moi, ça me prend des fois... J'ai une telle envie de partir d'ici, de retourner là-bas... Peut-être que si je ne connaissais pas la campagne, comme par exemple mon mari qui n'y a jamais été, je n'y penserais pas... Mais quand on a vu ça... C'est si beau ! Tenez, moi, je n'y ai passé qu'un an et demi : eh bien, toute ma vie je m'en souviendrai. Parfois, on ferme les yeux comme ça, — et elle les voila de sa main, — et on croit tout revoir comme c'était : le pré, les blés verts, les hangars, les gamines, mon camarade d'alors, Vania... Toute cette existence de la ville, on dirait que ça n'a jamais été. A travers toute une vie, on n'aperçoit plus qu'une journée ou une soirée au village...

« Dieu de Dieu ! Nioucha ! Est-ce possible ? Nioucha ! Comme elle a changé !... C'est affreux !... Il n'y a plus que les yeux qui rappellent... »

— Et vous, quel village connaissez-vous ? dit enfin Voronine.

— J'ai vécu à Ekatérininskoié... Un grand bourg, grand... et beau...

Elle rêva tout haut :

— C'est seulement quand on est enfant, bien vrai, qu'on est heureux !...

— Anna, murmura le malade, à boire...

« C'est elle ! C'est Nioucha¹ ! »

Et tout lui revint en mémoire, brusquement : leurs promenades ensemble, à travers champs, à travers les blés jeunes... Ils gardaient les chevaux... Ils pêchaient à la ligne... Ils allaient ensemble à l'école... Comment c'était chez elle, chez son grand-père... Nioucha en soirée avec d'autres filles chez une fiancée, à la veille du mariage... Toutes les filles devaient coucher là, cette nuit, dans la même chambre, et le petit Vannka avec elles... Dans le grand lit commun, il appuyait les plantes de ses pieds contre les pieds de Nioucha... Il était heureux, heureux ! Mais ensuite, elle partait pour Moscou, pour toujours et, dans l'arrière-cour, ils se disaient adieu, en pleurant fort... Ivan Voronine entendait maintenant des voix revenues de son enfance :

« Tu ne m'oublieras pas Vania ? »

« Est-ce que je pourrais ! Jamais, jamais ! »

Et il pleurait, pleurait.

Sa gorge se contracta, il voulut dire que Vania, le Vania du temps jadis, c'était lui... Mais pouvait-il parler ? Devait-il dire ça maintenant ? A elle qui avait porté dans son cœur, toute une vie, une petite flamme mordante, un clair souvenir de lui, Vania, le « camarade » ?... Lui dire ça et, tout à coup, à jamais, éteindre la flamme ?...

Les enfants, s'oubliant encore, chantèrent :

On voudrait vivre, on a envie,
Mais la vie n'est pas jolie...

Deux vies encore... Et combien sont-elles, par ce monde ? A quoi s'en va l'énergie, à quoi se dépense toute cette sensibilité des foules humaines ? Pour beaucoup, cela s'use dans des cachots, dans des sous-sols...

La boule qu'il sentait dans sa gorge glissa. Voronine se leva en toute hâte.

1. Nioucha est une variante familière du nom d'Anna. (N. d. T.)

— Je ne suis rentré que pour une minute. Je voulais vous demander si vous savez l'adresse du camarade Kouznetsov...

— Une seconde, voyons ! Je vais réchauffer le samovar...

— Non, merci ! Je n'ai pas le temps...

Elle donna l'adresse. Lui tirait de sa poche un rouleau de papier-journal, où il y avait de la menue monnaie d'argent ; il l'offrit aux enfants.

Il se fit un silence dans la chambre. Quelque chose gronda du dehors au soupirail. Anna avait baissé la tête. Les enfants tiraient joyeusement du rouleau les piécettes, les faisaient tinter et considéraient attentivement Voronine.

Il endossait rapidement sa capote.

— Restez donc un moment ! Qu'est-ce qui vous presse ?...

— Il faut que j'aille...

Il s'élança dans le sombre corridor. A quelques pas, ce fut la nuit complète. Il mit son visage dans ses mains et s'appuya au mur...

Quand il fut sorti dans la grand'cour, il regarda le ciel. Tout le firmament était pur. Autour de la lune se dessinait un halo de lueurs irisées. De grosses étoiles riaient de tous leurs feux. Voronine suivit une grande avenue populeuse, inondée de lumière électrique.

Les passants avaient les joues rouges de froid. Des bottes crissaient sur la neige. Les hauts snow-boots des dames faisaient un tapotement sourd. Que de monde et que de gens élégamment vêtus, bien nourris !

— Hé ! hé ! hé ! gare ! hé ! criaient les cochers des équipages de luxe.

Chapeaux de fourrure, blancs de frimas, palatines de castor ou d'hermine, de riches atours couvraient les promeneuses.

« Ah ! assez, assez ! Vite à Lesnoié, chez Kouznetsov ! »

Devant un paletot gris perle aux rouges revers, un soldat se raidit, salua. Le général, sans lever la tête, porta nonchalamment la main à sa visière et poursuivit son chemin. Tête basse.

« Il a l'air embêté, songea Voronine. Et c'est tant mieux... Mais on les salue encore... »

Au coin de la rue de Nijni, il sentit que le froid gagnait ses orteils, les piquait de mille aiguilles, et que ses bottes se durcissaient de nouveau.

Il marcha plus vite. La neige grinçait sous lui. Il releva son col. Il pensa : « En prenant par les terrains vagues, ça ferait moins de cinq... Comme elle a changé, Nioucha !... »

Il se sentit l'âme lourde.

..

Kouznetsov vivait en bordure de Lesnoïé, dans une pinède. Voronine eut quelque mal à l'y découvrir. Il monta d'abord au deuxième étage d'une maison ; un fonctionnaire de l'armée vint lui ouvrir ; la mère de l'employé, une vieille dame, regardait par-dessus son épaule.

— M. Kouznetsov, dit-elle, habite maintenant en bas.

La femme de Kouznetsov, Eugénie Pétrovna, jadis petite propriétaire, inspirait la plus grande estime à Voronine comme à tous les camarades de son mari qui était un militant et se livrait à la propagande clandestine. Elle avait sacrifié tous ses biens pour l'action révolutionnaire et avait épousé un ouvrier. Ils se trouvaient parfois dans le besoin, mais elle ne murmurait jamais. Souvent c'était elle qui relevait le moral des autres, qui fortifiait leur assurance en la victoire finale...

Elle venait de coucher les enfants quand on frappa à la porte. Elle crut que c'était son mari.

« Le voilà... Qu'est-ce qu'il peut y avoir de neuf ? »

Mais au seuil se présentait un soldat de haute taille.

— Vous ne me reconnaissez pas, Eugénie Pétrovna ?

— Ah ! comment, vous, Voronine !... Bonjour ! D'où tombez-vous comme ça ? Entrez donc ! Débarrassez-vous, et racontez, racontez vite !... Comme il y a longtemps qu'on ne s'est vus ! Vous nous avez trouvés tout de suite ?...

— Non, mais ça n'a...

— Nous sommes ici depuis plus d'un an. C'est que nous avons déjà trois enfants !... Nous avons plus d'aises en bas, avec eux... Mais je bavarde sur nos petites affaires... Racontez plutôt les vôtres...

Le calme régnait dans la petite chambre propre, tendue de papier vert à résilles : les enfants dormaient déjà. Sur la table, au milieu de la chambre, brûlait une lampe à

abat-jour bleu, qui donna à Voronine une sensation de chaleur et de confort. Ils s'assirent.

— Que pourrais-je vous raconter, à vous autres, gens de Piter ? Ce qui se passe chez vous...

On frappait encore. Eugénie Pétrovna alla ouvrir. Kouznetsov entra. Les vieux amis s'embrassèrent, s'accablèrent de questions sans prendre le temps de répondre. Eugénie Pétrovna faisait chauffer le samovar. Bientôt, ils prirent le thé, et Kouznetsov disait ce qui se faisait dans les usines.

— Une montée comme on n'en a jamais vu ! Le moins qu'on réclame, quand on est modéré, c'est une Assemblée constituante !

— Et que pense-t-on de la Douma ?

— On l'envoie à la mère du diable ! La question ne se pose même plus !

— En un mot, les ouvriers doivent prendre le pouvoir en mains le plus vite possible, déclara fermement, et avec certitude, Eugénie Pétrovna, en versant du thé à Voronine.

Minuit était passé depuis longtemps qu'il y avait encore de la lumière dans le pavillon des Kouznetsov : ils étaient trois à converser avec animation.

..

Voronine décida de rester à Piter pour tout le temps de son congé. Il envoya à sa mère un billet disant qu'on lui avait accordé du repos, mais qu'il avait des affaires à régler dans la capitale et qu'il ne pourrait, par conséquent, aller la voir.

Il fréquenta alors les usines, cherchant les camarades d'autrefois, les militants de l'action clandestine, renouant les relations. Il rentrait tard au logis, et ne rentrait pas tous les jours. Sa mère lui répondit. Elle disait son angoisse de ne pas voir son fils unique, éloigné depuis deux ans, elle le priait d'abandonner toutes ses affaires et de se rendre auprès d'elle, au village, immédiatement. S'il n'exauçait pas cette prière, elle s'annonçait prête à prendre elle-même le train pour le rejoindre.

Un dimanche, Voronine étant indisposé, Eugénie Pétrovna lui conseilla de ne pas sortir et il garda la chambre, se plongeant dans les journaux. Ce jour-là, sa mère arriva justement.

La vieille paysanne s'avança vers le coin de la chambre qui se trouvait à droite de la porte, leva la main pour se signer¹ et s'arrêta :

— De quel côté, Vania, faut-il faire la prière ? Où est Dieu chez vous ?

— Chez nous, grand'mère, il n'y a pas de Dieu, dit en souriant Eugénie Pétrovna.

Voronine baisa avec une joie d'enfant le vieux visage ridé, fripé comme une poire sèche.

— Alors donc, bonjour à vous, dit Matriona, en faisant un profond salut aux camarades de son fils.

Voronine sourit et débarrassa sa mère de sa besace ; il l'aida à se défaire de sa courte pelisse rapiécée. L'odeur de la peau de mouton et la voix de sa mère lui rappelèrent vivement le village, les années d'enfance.

— Et, faut dire, vous en avez de ces maisons ici, Vaniouchka, qu'on ne peut pas en faire le tour du regard, dit Matriona en rajustant son tablier bleu. Ce qu'on en a trimbalé, de la pierre ! C'est du gros travail, ça !

— Tu dois être fatiguée, maman ?

— Tiens, viens donc par ici, dit Kouznetsov à Voronine, et il fit passer ses marmots de la chambre à coucher à la salle commune. Puis, jetant un regard sur la vieille femme :

— Il y a longtemps probablement que vous ne vous êtes vus ?...

— Oh ! ça fait des temps et des temps, cher homme ! Et que je m'en suis tourmentée ! Aussi, quand j'ai reçu la lettre, merci à toi, Dieu Seigneur, que j'ai dit... Simon, que j'ai dit, je vas y aller moi-même... Pas autre chose à faire...

— Tout de suite, que je prépare quelque chose pour la grand'mère², dit la femme de Kouznetsov, en se dirigeant vers la cuisine. La grand'mère se reposera un peu, et tout sera prêt.

Un rayon de soleil pénétrait dans la chambrette et illuminait le visage de la vieille, un visage tout petit, de la grosseur du poing, aux yeux aqueux. « La voilà donc !

1. Le premier geste d'un paysan qui entrait dans une maison était naguère de se signer devant les icônes. (N. d. T.)

2. Grand'mère. Il est d'usage de désigner ainsi, dans la conversation familière, les vieilles femmes. C'est un mot caressant. (N. d. T.)

A-t-elle changé ! Ah !... » songeait Voronine. Il saisit la main veineuse, sèche, de sa mère et la caressait. Il l'interrogeait sur tout le monde du village, n'oubliant presque personne, presque pas une maison. Il demanda même des nouvelles du riche marchand Zajimov¹.

Et elle répondait :

— Eh ben, on dirait que tu te fais du tintouin pour les gens ! Dieu les gard', et parlons d'autre chose...

Elle poussa la porte et chuchota :

— Vania, mon chéri, on raconte sur toi de si vilaines choses au village, de si vilaines... — Et baissant la voix : — Soi-disant que tu marcherais contre le tsar ! C'est-il possible, Vania, dis ? Oh ! que je leur dis, je ne crois pas ça, je ne croirai jamais ça ! Faut plutôt que j'y aille, je saurai tout... Et ils disent qu'en prison on te fait marcher sur du fer rougi au feu, ou sur des clous... Seigneur ! j'en ai les sangs tournés, et je ne sais pas si c'est la vérité qu'on dit : pas une lettre de toi, pas un petit mot de toi !... Et mes années sont vieilles... Ça ne va plus chez nous, il n'y a plus à manger... Qu'est-ce que je peux faire toute seule ?... Alors, je suis venue... Vaniouchka, ça suffit, mon chéri, tu as vécu ton temps chez les autres, et ça suffit... Laisse la ville, rentrons chez nous, occupe-toi de nos affaires... Il y a encore à quoi s'employer... Notre isba, le grand hangar tiennent encore. Pour la remise, bien que ça ne vaille pas grand'chose, ça dure tout de même, et on a ça et ça... Et si tu te maries, tu verras si tu t'en tires ! Il y en a de moins pourvus que toi, et qui font très bien leurs affaires... Et moi, dans la vieillesse de mes jours, j'aurais du repos, hein ? Vania, dis ? Je suis à bout, moi...

Elle se tut et, l'une sur l'autre, de grosses larmes roulèrent par ses rides. Voronine considéra longuement sa mère, puis l'embrassa tendrement et soupira.

— Ah ! maman, tu n'aurais pas à pleurer, et je n'aurais pas à me tourmenter si nous pouvions nous défaire de celui que vous appelez votre « petit-père », de votre tsar...

Matriona leva la tête, étonnée, et regarda son fils.

— Mais oui, mais oui, maman... Toi-même, tu as connu

1. Zajimov. En Russie, surtout dans les campagnes, les noms de famille sont souvent des sobriquets. Celui-ci s'applique fort bien à un koulak (homme à poigne, propriétaire) : Zajimov signifie : exploiteur, celui qui presse. (N. d. T.)

le temps du servage; tu as plié l'échine, tu sais par expérience ce que c'est qu'un propriétaire; et le tsar est le tout premier de ces malfaiteurs, il est le principal de nos bourreaux. C'est à cause d'eux, c'est par eux que nos villages vivent dans la misère, dans l'ignorance, mmaman!... C'est à cause de ces maudits!... Comprends-tu? Pour eux, nous ne sommes pas autre chose que du bétail... Et toi, maman, tu fais, n'est-ce pas? ta prière tous les jours, pour le tsar petit-père!... Eh! pauvre monde ignorant!

Passionné, en propagandiste d'une cause clandestine, il entreprit de démontrer à sa mère pourquoi et comment le tsar devait répondre de leurs souffrances à elle et à lui. La vieille Matrona s'était courbée, elle écoutait en silence ces paroles nouvelles et ne les comprenait pas. Elle avait fixé ses yeux décolorés sur un nœud du plancher et semblait l'examiner attentivement. Ensuite, elle regarda les pieds de son fils.

— Vania, déchausse-toi, mon chéri... Montre-moi tes pieds...

Le fonctionnaire qui habitait à l'étage supérieur, Pétrov, rapporta un merlin qu'il avait emprunté, et remercia. Kouznetsov lui demanda ce qu'il y avait de neuf dans les bureaux, Pétrov voulut savoir ce qui se passait dans les usines, et ils se mirent à causer.

Voronine et sa mère sortirent de la chambre. Se rappelant la physionomie du fonctionnaire, entrevue un instant le soir de son arrivée, Voronine le dévisageait sans mot dire. Matrona considérait avec un frémissement, avec vénération, les épaulettes dorées, qui jetaient des étincelles et se moiraient à eux deux du jour; elle pinçait les lèvres et secouait son tablier.

Pétrov raconta l'accueil brutal qui avait été fait au colonel Périélov par des soldats, hors la ville, près de l'arsenal. On ne l'avait pas salué, le colonel...

— Dans les usines, continua Kouznetsov, on s'exprime ouvertement, on dit aujourd'hui qu'on en a assez de « ces airs de musette », on réclame une Assemblée constituante...

— Et la Douma? — demanda Pétrov.

— La Douma? dit en riant un peu Kouznetsov. On n'en a plus besoin de cette Douma... Ce qu'il faut, c'est le vote direct, égalitaire et secret...

Eugénie Pétrovna jetait de l'eau bouillante sur le thé et invita à tout le monde à prendre place.

— C'est très bien, mes amis, dit Pétrov, mais, voyons, le moment n'est pas encore venu... Nous sommes en temps de guerre, voyons!... Pour l'instant, il suffirait d'avoir un ministère responsable. Quand nous aurons terminé la guerre, alors, dame...

— Alors, répliqua Eugénie Pétrovna, alors, il sera trop tard. Alors, on vous dira qu'il n'y a pas à juger les vainqueurs. Alors, vous n'aurez qu'à tendre le dos...

— Et ne s'en fiche-t-on pas de la victoire! s'écria enfin Voronine. Savez-vous ce que souffrent les hommes qui sont à la guerre?

Pétrov repartit :

— Pensez-vous que cela vaudrait mieux si les Allemands étaient les vainqueurs et nous plantaient leurs agents de police à chaque coin de rue? Hé! mes amis, il faut réfléchir, il faut bien réfléchir avant de parler...

— Il n'y a plus tant à réfléchir, déclara vivement Eugénie Pétrovna. Il faut que les ouvriers prennent le pouvoir en mains. Un point, c'est tout.

Cette idée parut si naïve à Pétrov qu'il ne répondit pas. « Une exaltée. Une malade, ou peu s'en faut... », pensait-il. Mais, à son grand étonnement, Voronine tâcha de démontrer que la proposition d'Eugénie Pétrovna était raisonnable, et même réalisable.

Matrona écoutait, elle saisissait bien la plupart des mots, et pourtant elle ne comprenait pas.